

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1899

THÈSE

N°

80

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Mercredi 29 Novembre 1899, à 1 heure

PAR LE

Dr Edouard MESLEY

ÉTUDE GRAPHOLOGIQUE

SUR LES

VARIATIONS DE L'ÉCRITURE

DES ALIÉNÉS

Président : M. JOFFROY, professeur.

FOURNIER, professeur.

Juges : MM. } GAUCHER, agrégé.

GILLES DE LA TOURETTE, agrégé.

*Le Candidat répondra en outre aux questions qui lui seront faites
sur les diverses parties de l'enseignement médical*

PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS SCIENTIFIQUES

PLACÉ DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

4, Rue Antoine - Dubois, 4

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1899.

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Mercredi 29 Novembre 1899, à 4 heure

PAR LE

Dr Edouard MESLEY

ÉTUDE GRAPHOLOGIQUE

SUR LES

VARIATIONS DE L'ÉCRITURE

DES ALIÉNÉS

Président : M. JOFFROY, professeur.

FOURNIER, professeur.

Juges : MM.

GAUCHER, agrégé.

GILLES DE LA TOURETTE, agrégé.



*Le Candidat répondra en outre aux questions qui lui seront faites
sur les diverses parties de l'enseignement médical*

PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS SCIENTIFIQUES

PLACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

4, Rue Antoine - Dubois, 4

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen.	M. BROUARDEL.
Professeurs.	MM.
Anatomie	FARABEUF.
Physiologie.	CH. RICHET.
Physique médicale	GARIEL.
Chimie organique et chimie minérale	GAUTIER.
Histoire naturelle médicale	BLANCHARD.
Pathologie et thérapeutiques générales	BOUCHARD.
Pathologie médicale	HUTINEL.
Pathologie chirurgicale	DEBOVE.
Anatomie pathologique	LANNELONGUE.
Histologie.	CORNIL.
Opérations et appareils	MATHIAS DUVAL.
Pharmacologie et matière médicale	TERRIER.
Thérapeutique	POUCHET.
Hygiène	LANDOUZY.
Médecine légale	PROUST.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	BROUARDEL.
Pathologie comparée et expérimentale.	N....
	CHANTEMESSE .
	POTAIN.
Clinique médicale	JACCOUD.
	HAYEM.
	DIEULAFOY.
Maladies des enfants	GRANCHER.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale.	JOFFROY.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.	FOURNIER.
Clinique des maladies du système nerveux	RAYMOND.
	BERGER.
Clinique chirurgicale	DUPLAY.
	LE DENTU.
	TILLAUX.
Clinique ophtalmologique.	PANAS.
Clinique des maladies des voies urinaires.	GUYON.
Clinique d'accouchement	BUDIN.
	PINARD.

Agrégés en exercice

MM. ACHARD.	MM. DUPRÉ.	MM. LEPAGE.	MM. THOINOT.
ALBARRAN.	FAURE.	MARFAN.	VAQUEZ.
ANDRE.	GAUCHER.	MAUCLAIRE.	VARNIER.
BONNAIRE.	GILLES DE LA	MENETRIER.	WALLICH.
BROCA, Auguste	TOURETTE.	MERY.	WALTHER.
BROCA, André.	HARTMANN.	ROGER.	WIDAL.
CHARRIN.	LANGLOIS.	SEBILEAU.	WURTZ.
DELBET.	LAUNOIS.	TEISSIER.	
CHASSEVANT.	LEGUEU.	THIERY.	
DESGREZ.	LEJARS.	THIROLOIX.	

Chef des Travaux anatomiques : M. RIEFFEL

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON GRAND-PÈRE

LE D^r BOURGEOIS*, DE BEAUVAIS

A MES PARENTS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

M. LE PROFESSEUR A. JOFFROY ❁

A MES MAÎTRES

AVANT-PROPOS

Pour mener à bien l'étude qui va suivre, il n'eût pas été superflu de connaître à fond l'aliénation mentale et d'être en même temps un graphologue consommé. Or, nos connaissances en matière de psychopathologie se bornent à ce qui est nécessaire pour l'exercice de la médecine ; quant à notre savoir en graphologie, bien que plus étendu, il n'est pas encore suffisant pour nous donner une confiance absolue en nous-même.

Fort heureusement, aliénistes et graphologues nous ont accueilli dans un esprit très libéral.

M. le professeur Joffroy nous a ouvert sa clinique de la Faculté à Sainte-Anne, et c'est là que nous avons trouvé les malades qui font l'objet de cette étude ; il a bien voulu ensuite accepter la présidence de notre jury d'examen et nous lui en exprimons nos vifs remerciements.

M. le docteur Antheaume, chef de clinique, nous a procuré les observations de ces malades, et c'est grâce au soin minutieux avec lequel elles étaient prises, que nous avons pu nous montrer hardi dans nos conclusions.

Dans un autre ordre d'idées, nos appréciations graphologiques auraient pu paraître peu autorisées ; ici M. Pierre Varinard, vice président de la Société de Graphologie, nous couvre de sa haute compétence, car il a bien voulu s'astreindre à contrôler toutes nos analyses ; nous l'en remercions de grand cœur.

Il a encore acquis d'autres droits à notre reconnaissance en nous autorisant à reproduire *in extenso* un article qu'il avait publié en 1887, dans le journal (*La Graphologie*).

Nous garderons également une profonde gratitude envers ceux qui ont été nos maîtres dans les hôpitaux ; nous ne perdrons pas le souvenir des efforts qu'ils ont prodigués pour préparer leur élève aux difficultés de la profession médicale.

INTRODUCTION

Nous avons fréquemment assisté ou pris part, au cours de nos études, à l'examen clinique d'un névropathe ; nous avons chaque fois vu mettre en œuvre les méthodes d'investigation les plus exactes, les plus ingénieuses, mais nous avons été surpris du peu d'importance attribuée à l'écriture des malades.

Rarement en effet, nous l'avons vu prendre en considération, si ce n'est à titre de tracé graphique d'un tremblement de sclérose en plaques ou de paralysie générale ; jamais nous n'avons vu chercher dans le graphisme le reflet des troubles du caractère. Cependant, un travail avait été fait en ce sens, et avec succès, par M. le professeur Joffroy ; nous ne le citons ici que pour mémoire, nous réservant d'y revenir plus longuement en temps utile.

Adonné depuis plusieurs années à l'étude de la graphologie, nous pensons que c'est à tort qu'on a délaissé de la sorte les précieuses données de cette science, et nous entreprenons aujourd'hui de la réhabiliter auprès du public médical.

Mais avant de montrer le résultat de nos investigations, nous nous efforcerons de dissiper dans l'esprit du lecteur les préjugés qui s'attachent à la graphologie, tant par le récit de son histoire que par l'exposé du but qu'elle poursuit et des moyens qu'elle emploie.

C'est seulement après avoir franchi cette étape que nous développerons notre étude, sans craindre le doute railleur qui est ordinairement de mise à l'endroit de cette science.

CHAPITRE PREMIER

La Graphologie

L'origine première de la graphologie est inconnue ; elle a débuté par quelques constatations très simples. Il est par exemple de constatation banale, depuis des siècles, que les gens méticuleux pointent soigneusement tous les i ; que les avares ménagent leur papier ; que les femmes, êtres sensibles, impressionnables, couchent leur écriture plus fortement que ne le font les hommes.

Dans ce genre de constatations plus littéraires que scientifiques, se rangent les données éparses dans les œuvres de Shakespeare, de Goethe, de W. Scott, de Balzac.

Quelques notions de ce genre, mélangées de remarques sur le style, avaient été réunies à Bologne, en 1622, par Camilio Baldo, sous ce titre : « *De signis ex epistolis* ». Après cette publication, la graphologie vécut de tradition, et l'on perd sa trace écrite. Elle reparut au XVIII^e siècle, où elle reçut de Lavater une très sérieuse impulsion, puis elle retomba dans le silence. Enfin le XIX^e siècle la vit renaître. Il la vit même renaître deux fois.

Ce fut d'abord à la Faculté de médecine de Paris, sur l'initiative du professeur Moreau (de la Sarthe). Né en 1777, mort en 1826, il occupa de 1814 à 1822, la chaire d'Histoire et de Bibliographie médicales. Il commença simplement par contrôler Lavater, puis se fit une méthode et eut quelques disciples. Vers cette époque, Hocquart aussi reprit Lavater. Il semble avoir été en relations avec Moreau.

Quelques années plus tard, à la fin de la Restauration, la Faculté de théologie abrita une école de graphologie qui est peut-être la suite de celle de Moreau ; il est difficile d'être affirmatif sur ce point, car ces différentes écoles ont laissé peu de traces écrites, elles vivaient surtout de tradition verbale.

Pour la même raison, il est malaisé d'assigner une place au comte Aloys de Robiano qui faisait de la graphologie à Ypres, vers 1854, et qui n'a rien publié.

Quelles que soient d'ailleurs ses origines, l'école de Saint-Sulpice est le véritable berceau de la graphologie. A cette école se rattachent l'évêque Boudinet, le R. P. Martin qui semble avoir été un excellent graphologue, mais qui n'a rien écrit, le cardinal Regnier, l'abbé Le Noir, et l'abbé Flandrin, aumônier de l'Ecole normale supérieure. Ce dernier, se trouvant en relations avec Michon, lui communiqua le peu de graphologie qui fût alors établi. Il semait dans un bon terrain.

J. H. Michon, né à la Roche-Fressange (Corrèze), le 21 novembre 1806, mort le 8 mai 1881, était un esprit d'une puissante originalité. Au point de vue théologique, il était d'une hardiesse rare : il défendait le gallicanisme, il excusait la Réforme ; mais on était indulgent, Michon était « l'enfant gâté de l'Eglise ». On lui offrit même une cure avec insistance ; il préféra garder sa liberté. C'est qu'il ne manquait pas d'ouvrage : bon architecte, graveur, archéologue passionné, il avait de quoi suffire à son besoin d'activité. Mais la graine semée par l'abbé Flandrin levait : Michon s'assimila rapidement les rudiments de

la science des écritures, les développa, et établit les premières règles raisonnées et critiquées, de sorte que s'il n'est pas le premier en date des graphologues, il n'en est pas moins le fondateur de la graphologie scientifique. En 1872, il publia son *système* et sa *méthode*, les premiers ouvrages sérieux de graphologie, bientôt complétés par l'*Histoire de l'Écriture*, puis par l'*Histoire de Napoléon I^{er} d'après son écriture*. Il avait déjà, il est vrai, publié, quelques mois avant son *Système*, les *Mystères de l'Écriture* en collaboration avec le chiromancien Desbarolles. Cette collaboration, fruit de l'honnête naïveté de Michon, était du plus mauvais choix. Desbarolles, alors à son déclin, voulut s'attribuer un mérite qui n'était pas le sien. Michon se défendit, et la querelle se vida devant les tribunaux qui condamnèrent Desbarolles; mais le coup n'en était pas moins porté : la graphologie avait été présentée au public sous le patronage d'un occultiste, qui avait eu son temps de célébrité dans les salons du second Empire, mais qui était usé lors de cette publication. Cette tache originelle d'occultisme fit le plus grand tort à la graphologie devant l'opinion.

C'est, en définitive, de Michon que la graphologie reçut sa plus vive impulsion; c'est par lui qu'elle fut établie sur des observations solides et raisonnées. Et cependant l'œuvre de Michon n'est rien moins qu'irréprochable. Ce n'est pas le travail classé et discuté que rêverait un médecin, tout au contraire. A un esprit très large, à des vues très libérales, il joignait un grand talent d'observation. Mais s'il était bien doué pour faire progresser la science, il n'avait pas les qualités nécessaires à la didactique et ses travaux s'en ressentent. A côté de lacunes, qui existent peut-être plus dans la lettre que dans l'esprit de l'ouvrage, on y rencontre des digressions d'une utilité discutable; mais ce qui rend surtout les œuvres de Michon difficiles à lire fructueusement, et difficiles à assimiler, c'est leur manque de méthode, ou plutôt leur asservissement à une méthode artifi-

cielle qui stérilise l'esprit critique de l'auteur. Michon paraît avoir méconnu jusqu'aux principes élémentaires de la psychologie la plus banale, la plus universitaire, et il classe les éléments du caractère dans un ordre étrange, plaçant par exemple l'aigreur du caractère à côté de l'économie. Il semble avoir connu la psychologie comme les garçons d'amphithéâtre connaissent l'anatomie, c'est-à-dire avec plus de constatations personnelles que de méthode, avec plus d'empirisme que de science.

Toutefois, réserve faite de ces critiques de second plan, il faut bien reconnaître qu'il a laissé un trésor de documents précieux et d'analyses finement fouillées qui donnent à son œuvre une valeur très réelle et très originale.

Extrêmement actif, multipliant les conférences publiques, Michon travailla autant à vulgariser la graphologie qu'à la perfectionner. Il ne tarda pas à réunir un grand nombre d'adeptes, au premier rang desquels il faut citer le docteur Piorry, Adrien Varinard, A. Dumas fils, Emilie de Vars qui écrivit l'*Histoire de la Graphologie*, et Mgr Barbier de Montault, actuellement Président d'Honneur de la Société de graphologie. Il rencontra aussi des détracteurs, peu nombreux à la vérité. Un seul porte un nom illustre : Francisque Sarcey, qui prétendait, entre autres critiques, que l'écriture fine n'a d'autre cause que la myopie(1).

En 1871, Michon avait fondé le journal *La Graphologie* ; en 1876, il réunissait le premier Congrès. Dès lors, l'impulsion se propageant, la graphologie atteignait son apogée ; elle était devenue la science à la mode.

C'est alors (1877) que Michon entreprit une œuvre de longue haleine, le *Dictionnaire graphologique des notabilités contemporaines*. La mort le surprit dans les débuts de son travail (1881).

(1) Sarcey a d'ailleurs fini par se rallier ; il avoue, dans un de ses articles du *Temps*, qu'il lit avec plaisir le *Journal de la Graphologie*. On ne pouvait pas moins attendre de son bon sens proverbial.

La graphologie était dès lors décapitée : le déclin de sa vogue commença. Cette science, à laquelle la prodigieuse activité de son âme pensante avait un instant intéressé le public, n'avait plus pour la représenter, d'une part que des disciples, très convaincus il est vrai, mais moins disposés que le maître à faire œuvre de vulgarisation, et d'autre part qu'une petite collection d'ouvrages d'une lecture difficile. Après avoir été portée trop haut, elle descendit trop bas, partageant ainsi devant l'opinion le sort de l'hypnologie. La graphologie aurait dû être, à l'exemple de la numismatique ou de la paléographie, l'apanage de quelques chercheurs. Mais elle a un côté séduisant pour la curiosité des profanes, et ce ne fut pas la moindre cause de sa vogue. Elle aurait dû, après cette phase brillante, garder sa place dans l'opinion, mais le public réagit, sous forme de scepticisme, contre son engouement irréfléchi, autant qu'exagéré ; c'est une des causes du discrédit de la graphologie.

Il y en a d'autres encore : en premier lieu, les extravagances de certains esprits chimériques, graphologues de salons « experts pour five o'clock (1) », prétendant dire la bonne aventure d'après le graphisme, avec autant d'aplomb que s'il se fût agi du marc de café ou des lignes de la main.

Ajoutons-y l'influence de Desbarolles et des occultistes, et nous saisissons les motifs de cette réaction qui n'existe d'ailleurs que dans la masse du public ; car la mort de Michon n'a pas interrompu les travaux des graphologues, de jour en jour plus nombreux et plus expérimentés.

La graphologie a maintenant conquis sa place dans la science, comme branche de l'anthropologie ; mais, pour en tirer tout le profit qu'elle peut donner, il faut la distraire de son cadre primitif et l'appliquer à de nouvelles investigations.

(1) La *Graphologie* de mai 1899 rapporte le cas d'un soi-disant graphologue qui, d'après les majuscules d'un jeune peintre, conclut qu'il appartenait à la police.

C'est à ce titre qu'elle nous a paru mériter l'attention du monde médical, qui l'a jusqu'ici trop délaissée. Car la médecine, après avoir fait sa proie de l'auscultation, de la percussion, de la micrographie et du bouillon de culture (qui paraissait créé primitivement pour les industriels), après avoir saisi dès leur apparition le microphone-balance, les rayons Röntgen et les courants sinusoïdaux, a jusqu'à ce jour, négligé d'exploiter la graphologie.

CHAPITRE II

La valeur de l'Écriture

La Graphologie repose sur ces trois principes :

- 1° L'écriture *non appliquée* est personnelle.
- 2° Elle est adéquate au caractère de l'individu.
- 3° Ses variations chez un même individu représentent exactement celles du caractère.



La première proposition, la personnalité de l'écriture, est bien souvent mise en doute avec des arguments de ce genre : « Je n'ai pas deux fois la même écriture ; mon écriture change quand je change de plume, etc. »

Examinons les autographes de ceux qui parlent ainsi. Trois cas se présentent :

Dans le premier, l'écriture est toujours la même. Le scribe croit de bonne foi que son écriture change et il n'en est rien. Et, ce qui paraît bizarre, ce cas est peut-être le plus fréquent des trois.

Dans le second cas, l'écriture ne change qu'en apparence : c'est-à-dire que, toujours identique à elle-même, quand elle

n'est pas appliquée, il lui arrive parfois de tourner à la calligraphie : de là, autant de variantes que de caprices calligraphiques.

Dans le troisième cas, le contradicteur a raison ; son écriture est très variable, sans jamais cesser d'être naturelle. Néanmoins, la graphologie n'a pas tort et nous verrons, en discutant la troisième des proportions ci-dessus, la signification de ces écritures protéiformes.

En définitive, les variations du graphisme ne sont que superficielles ; il suffit de pratiquer l'examen de plusieurs autographes du même scripteur, et de répéter cette épreuve sur un grand nombre d'individus, pour se convaincre de la personnalité de l'écriture.

Il est même permis d'aller plus loin et d'affirmer que l'écriture est personnelle non seulement à l'individu, mais même à la collectivité.

Au premier degré, dans la famille, il est fréquent d'observer l'hérédité du type scriptural, alors même que les parents n'ont pas été les professeurs d'écriture de l'enfant.

Mais c'est surtout dans la race que le fait est frappant : chaque race possède, indépendamment des différences d'alphabets, des traits de plume caractéristiques. Le génie allemand se reflète dans l'écriture de Bismarck, et le génie italien dans celle de Raphaël ou de Cavour. Michon avait étudié l'écriture des races, même dans leur histoire. Dans cet ordre d'idées, son *Histoire des Français d'après leur écriture* est un chef-d'œuvre.

*
* *

La seconde proposition, affirmant que l'écriture est adéquate au caractère de l'individu, ne pourrait être établie que par l'ex-

posé de la méthode graphologique, avec preuves à l'appui. Exposer la méthode, ce serait faire un traité de graphologie pure ; ce serait sortir de notre cadre d'applications médicales. Nous renverrons le lecteur aux ouvrages de graphologie, tout en le mettant en garde contre quelques petits livres de pure fantaisie.

*
* *

La troisième proposition, à laquelle nous faisons allusion ci-dessus à propos des écritures protéiformes, est facile à vérifier. Ceux dont l'écriture est changeante sont impressionnables, versatiles et d'humeur inégale. D'ailleurs, même chez des sujets qui paraissent très constants, certains signes varient du jour au lendemain, tandis que d'autres sont fixes. C'est ainsi qu'avec une sensibilité ou une franchise invariables, le même homme présentera dans son caractère et dans son écriture, tantôt de la gaieté, tantôt de la mélancolie.

On peut rapprocher de là les modifications, non plus capricieuses, mais durables, survenant dans l'écriture à la suite des événements qui retentissent sur le moral du scripteur ; témoin le graphisme de Bazaine, d'une part au temps de sa splendeur, d'autre part après son évasion (1).

En ce qui concerne l'exactitude de la graphologie, nous espérons qu'on en trouvera quelques preuves dans les analyses que renferme la présente étude.

*
* *

Il est cependant un travail que nous tenons (avec l'obligeant assentiment de M. P. Varinard, son auteur), à reproduire dans

1) Art. Bazaine dans le *Dictionnaire des Notabilités*, de Michon.

L'honneur de recevoir de votre part
à Paris et Eve furent nos premiers parents
E Mignard

(2) J'us Demas a Paris et cependant je prie
la campagne E Mignard

(3) Soyez sans crainte que malgré mes appréhensions
molle je sois très ferme
E Mignard

(4)
chère madame

il est inutile que vous continuiez à m'envoyer de l'argent, je n'en ai pas trop pour moi et ce n'est
pas aux plus riches moi malgre ma fortune j'ai trop de dépenses à faire pour pour plus riche.

E. Wignouff

(5)
Ma chère madame
Ne vous faites pas de mal

venez à moi et vous verrez
que je suis bon.

Emilia

(8)

Monsieur

Je ne puis sans un vif sentiment d'admiration me souvenir
de votre tableau du salon

Meignon

Monsieur

Je n'ai pas à vous remercier quoique vous soyez
très intelligent et que vous ayez mené l'affaire avec un entrain
admirable. Soyez sûr que vous n'avez jamais un client plus dévoué.
Recevez l'assurance de ma sincère affection

E. Meignon

ses parties essentielles, car il est à la fois une démonstration très élégante de l'hypothèse graphologique et une expérience corroborant les données de l'observation.

Il s'agit des modifications imprimées à l'écriture du sujet hypnotisé, par la suggestion de différentes impressions morales(1).

« Le cliché n° 1 est l'écriture naturelle du sujet sans aucune suggestion. La sensibilité est très grande, le côté intuitif domine, l'imagination est très exaltée; la générosité, quoique tempérée par l'égoïsme, a des moments d'expansion. Je n'ai pas à insister sur tous ces points, n'ayant pas l'idée de faire ici un portrait graphologique. »

« La fig. n° 2 nous donne l'écriture à l'état de sommeil; il n'y a pas de différence avec la première. »

« La fig. n° 3 a été écrite sous l'influence de l'opiniâtreté, de l'obstination et de la ténacité. La ténacité ne fait pas de doute : les crochets abondent. L'obstination, qui existait déjà, est encore plus accentuée par les barres en retour. Le cœur, lui aussi, craint de céder à l'esprit : voyez combien il y a de lettres redressées, ce qui indique la lutte entre la tête et le cœur. »

« La fig. n° 4 ne laisse aucun doute sur la profondeur de l'avarice du scripteur. Est-ce assez tassé, écourté, petit, bas, mesquin, lourd, épais ? Et voyez : la volonté est bien plus accentuée que dans l'exemple précédent : on ne donnera pas un sou, on *ne veut pas* donner un sou. »

« La fig. n° 5 nous repose de cette petite horreur. Là, c'est la dépense, la prodigalité ; mais voyez comme le moi du sujet survit à toutes les suggestions : toujours des volutes rentantes. »

(1) Le lecteur sera peut-être d'avis que M. Varinard n'explique pas suffisamment en quoi l'écriture de ses sujet correspond à l'état d'âme suggéré : mais c'eût été superflu, M. Varinard ayant écrit cet article pour des graphologues. — Ce travail a paru dans la "*Graphologie*" en avril 1887.

« La fig. n° 6 nous donne l'écriture de la personne à qui l'on
» suggère l'admiration du beau. L'écriture affecte tout de suite
» des formes harmoniques ; elle est plus soignée que dans les
» figures précédentes, il y a des courbes gracieuses, mais
» n'exagérons rien : on n'a suggéré à notre « hypnotisée » que
» l'admiration du beau, et non pas l'art lui-même : on a craint
» de lui donner de la vanité, ce qui ne manque jamais d'arriver
» dans cette sorte de suggestion. C'est l'exemple le moins frap-
» pant et, cependant, il a bien sa valeur. »

« Enfin la fig. n° 7 est écrite sous l'influence de la diplomatie
» et de la dissimulation. L'écriture est bien sinueuse, les *o* et
» les *a* sont presque tous fermés ; et surtout l'écriture est redres-
» sée, ce qui jure avec l'*expansion* que renferme la lettre. Ne
» doit-on pas voir aussi, dans ces mots hachés, la manifestation
» du mépris, comme dans l'écriture de Lord Byron ? »

Dans d'autres expériences, dont nous ne reproduisons pas les résultats, faute d'en posséder des clichés utilisables, M. Varinard faisait suggérer aux sujets hypnotisés, la colère, la gaieté, le découragement résultant d'une maladie physique, le courage militaire.

Dans l'écriture de la colère suggérée, on note les signes de
« l'état nerveux, surexcité, les courbes se brisent, les lettres
» deviennent anguleuses à la base, le despotisme apparaît, »

Pour exprimer la bonne humeur, « la douceur revient avec
» les courbes, les traits sont concaves, ce qui est le signe de la
» gaieté ; l'écriture a beaucoup plus d'abandon. »

Dans la suggestion du découragement, « l'écriture devient
» saccadée, brisée, nerveuse et *descendante*. Un autre signe, non
» encore étudié, mais qui, par analogie, devait apparaître ici,
» c'est la barre du *t* convexe, par opposition à la barre concave
» de la gaieté. » (Ce signe, dont M. Varinard parlait avec tant de réserve, est maintenant acquis et nous l'utiliserons plus d'une fois au cours du présent travail).

Enfin, pour le courage militaire, « l'écriture est devenue » énergique ; le despotisme, l'obstination, la résolution apparaissent avec une grande intensité ; enfin la nature est devenue » matérielle, la spiritualité s'efface et disparaît, »

*
* *

Nous avons, à dessein, dans la première de nos trois propositions, mis en italique les mots *non appliquée*, et nous croyons bon d'y revenir, tant la calligraphie doit être la bête noire du graphologue : Or on la rencontre, ne serait-ce qu'à l'état de vestige, dans la plupart des écritures.

On la trouve chez les enfants, et surtout chez les filles : c'est l'écriture de pensionnaire, qui trahit la surveillance du professeur. On a souvent le tort d'en faire une arme contre la graphologie, sous prétexte que si le caractère était la seule règle de l'écriture, les écritures d'enfants devraient différer entre elles autant que les écritures d'adultes.

Il y a deux points faibles dans cette allégation. Tout d'abord les enfants soumis à des maîtres communs et à des règles communes ont des chances d'avoir une certaine ressemblance de caractère et d'habitudes, ce qui entraînerait le même degré de ressemblance dans le graphisme. Ensuite, il faut bien observer que des enfants dont l'écriture est surveillée, et qui font des devoirs dont toute fantaisie graphique est sévèrement bannie, ne peuvent pas avoir une écriture personnelle : ils ont une calligraphie. (Les graphologues entendent par calligraphie une écriture appliquée, artificielle, et nullement une écriture jolie dans le sens étymologique du mot).

Plus tard, l'individu devient indépendant : l'écriture s'affranchit du voile de la calligraphie ; elle prend son type personnel et s'éloigne du type enseigné en raison directe de la culture intellectuelle du sujet.

Malgré cela, le début d'un autographe est toujours plus ou moins appliqué, et c'est toujours vers la fin que l'on trouve le graphisme le plus naturel. Ce fait est très facile à constater chez les enfants. Bien que moins marqué chez l'adulte, il s'y trouve encore presque constamment.

Ces habitudes de calligraphie sont si tenaces, que bien des gens ne s'en départissent jamais, surtout dans le monde commercial. Tout au plus le naturel se fait-il jour dans la signature, et encore faut-il bien le chercher, sans aucune certitude de le trouver. Ce sont là, selon l'expression de Michon, des écritures en toilette.

*
* *

Il est une remarque à faire à propos de la signature. Chez les hommes auxquels l'écriture est familière, la signature cesse d'être un mot écrit ; elle devient un geste habituel plus profondément acquis, plus automatique, que l'écriture courante : il en résulte que les causes modifiant l'écriture n'influent guère sur la signature ; c'est pourquoi la signature reflète jusqu'à un certain point le passé du sujet : nous ferons de cette donnée de fréquentes applications, et l'on verra plus loin que la signature est plus fixe que le texte dans les autographes de nos malades.

*
* *

Nous pensons qu'il serait excessif d'insister davantage sur la graphologie pure : le meilleur moyen de la défendre est de mettre sa méthode à l'épreuve. Mais nous avons voulu, avant de la porter hors de son cadre primitif, montrer le bien-fondé d'une

science qui nous est chère et que trop de médecins considèrent, d'un jugement un peu léger, comme une mystification. Nous en sommes l'adepte convaincu, et nous croirons avoir fait une œuvre utile et juste si quelqu'un, ayant entrepris la lecture de cette étude, sent, en la terminant, son scepticisme ébranlé.

CHAPITRE III

Médecins et Graphologues

Les écrits des aliénés ont été étudiés à diverses reprises ; nous avons consulté avec beaucoup d'intérêt les travaux de Brierre de Boismont, de Marcé, de Legrand du Saulle, de Tardieu, de Max Simon.

Ces auteurs et après eux A. Mathieu (Thèse Lyon, 1890) ont étudié les écrits des aliénés à trois points de vue : Style, troubles grammaticaux ou orthographiques, et enfin caractères graphiques : de ces trois points de vue nous ne retiendrons que le dernier.

Tous ont tenté de déterminer, d'après les caractères généraux des écrits, si le malade était atteint de monomanie, de mélancolie, de délire ambitieux, de paralysie générale, ou de démence. Leurs efforts n'ont pas été vains et les caractères différentiels qu'ils exposent, sont, sinon impeccables, du moins très satisfaisants. C'est dans Marcé (*Ann. d'Hyg. publ. et de Méd. lég.* 2^{me} série, T. 21, 1864), que nous en trouvons l'expression la plus claire et la plus complète. Il ne sera pas

superflu d'en reproduire ici quelques passages. Voici ce qui a trait à la manie :

« Dans l'excitation maniaque, simple ou associée à quelque autre de forme de folie, les lignes divergentes, à peine remplies, irrégulières en longueur, sont largement écartées les unes des autres et constituées par des lettres incomplètes souvent dans leur tracé, mais dessinées avec fermeté et hardiesse et mêlées de barres, de lignes, d'une grandeur exagérée; l'écriture a été faite à la hâte et son aspect révèle la rapidité de la plume qui l'a tracée. »

Il n'est pas besoin d'être grand clerc en graphologie pour voir dans les lignes divergentes, à peine remplies, une marque d'excitation extrême. Dans les lettres incomplètes, on pourrait voir soit la paresse, soit au contraire la précipitation du scribe; Marcé nous renseigne : elles sont dessinées avec fermeté et hardiesse, elles traduisent donc la grande activité de la pensée. Quant aux barres d'une grandeur exagérée, elles reflètent l'entrain, la vivacité. Toutes ces interprétations graphologiques, Marcé ne les a pas écrites, mais nous serions bien étonné qu'il n'y eût pas pensé.

Plus loin, il parle des mélancoliques :

« Les malades écrivent rarement pendant le cours de la dépression mélancolique.... Quant au tracé des lettres, il se ressent d'une façon notable de l'incertitude, de la lenteur... qui accompagnent les mouvements des mélancoliques, pour peu que la dépression soit accusée.... Les caractères sont généralement petits, mal dessinés, et autour de chacun d'eux on voit des signes irréguliers, des pattes de mouches, formées par la plume qui erre incertaine sur le papier avant d'arriver à tracer complètement une lettre. »

L'incertitude, la lenteur, dont parle Marcé, les pattes de mouches, expriment très nettement la timidité du jugement, le doute, en un mot.

Marcé juge aussi que les modifications momentanées du délire se reflètent sur le graphisme : voici ce qu'il écrit à propos d'un cas de folie circulaire :

« Dans le stade d'excitation, l'écriture est ferme, élancée,
» rapide ; dans le stade mélancolique, elle est moins inclinée,
» dessinée avec moins de hardiesse, et les jambages, un peu
» longs, présentent des sinuosités caractéristiques. »

Pour la démence, Marcé fait des constatations très justes, mais de moindre intérêt pour nous :

« La marge est irrégulière, les lignes obliques, tortueuses,
» dépourvues de parallélisme, consistent parfois en deux ou
» trois mots jetés au hasard au milieu d'une feuille de papier ;
» au lieu d'être superposées, elles se croisent et s'enchevê-
» trent de la façon la plus bizarre. »

Dans le reste de cet excellent article, il s'agit surtout de médecine légale ; c'est aussi ce côté de la question qui intéresse Brierre de Boismont, Tardieu, Legrand du Saulle et Max Simon.

Ce passage de Marcé a donc bien sa valeur graphologique, mais c'est tout ce qu'on trouve de graphologie en trente pages ; en somme, il étudie plutôt les *écrits* que l'écriture. D'ailleurs il ne croit qu'avec réserves à la graphologie, qui n'existait encore que dans l'école de Saint-Sulpice, et qui n'avait encore reçu de Michon ni son nom, ni sa consécration définitive. Voici comment il la juge :

« Quelques observateurs, doués d'une rare perspicacité, par-
» tant de ce principe que l'écriture est la vivante image de
» l'esprit, sont parvenus, à force d'attention, à deviner, d'après
» l'inspection de quelques lignes qui leur étaient soumises, le
» caractère, les dispositions morales et la tournure d'esprit de
» celui qui les avait tracées. On a sans doute été trop loin en
» essayant de convertir cette étude en une science exacte et
» infaillible, et, pour mon compte, j'ai éprouvé plus d'une

» déception en examinant, avec les données généralement re-
» çues (1), un nombre considérable d'autographes : mais ce
» qu'il est impossible de nier, c'est que certaines écritures ont
» une physionomie spéciale qui reflète de la manière la plus
» frappante les traits les plus saillants du caractère et de l'intel-
» ligence. »

« Si cette proposition est incontestable pour l'homme en
» santé, à plus forte raison doit-elle être fondée pour certains
» aliénés dont les convictions profondes, les sentiments très
» accentués, se font nécessairement jour à travers tous les actes
» de la vie, et communiquent à l'écriture une empreinte
» directe et caractéristique ».

Un pas de plus, simplement la connaissance de la méthode
de Michon, Marcé aurait accompli, il y a trente-cinq ans, avec
sa haute autorité, l'œuvre dont nous cherchons seulement
aujourd'hui à montrer la possibilité.

Notons ici qu'aucun des aliénistes venus après Marcé n'a
fait avec autant de soin que lui l'étude intime du tracé graphi-
que, à l'exception de M. le professeur Joffroy, dont les opinions
seront analysées plus bas.

En novembre 1885, dans un excellent mémoire publié par la
Revue philosophique, Héricourt allait plus loin que les aliénistes :
il entrait dans la voie graphologique, ce qui ne saurait étonner
de sa part, car il s'est fait connaître dans le monde des grapho-
logues, par ses recherches sur la physiologie de l'écriture. Il
accordait une grande importance à l'analyse graphique au point
de vue médico-légal ; on en jugera par le passage suivant :

« La pathologie elle-même trouverait dans la graphologie
» des signes diagnostiques. Pour n'en prendre qu'un exemple,
» l'observation a montré que, dans les maladies du système
» nerveux central, quand il s'agit seulement d'une lésion des
» organes de transmission et d'exécution, les traits graphiques

(1) en 1864.

» ne sont altérés que dans leur netteté ; l'écriture est alors
» plus ou moins tremblée, hésitante ou surchargée de traits
» involontaires, mais quand les centres psychomoteurs sont
» atteints, quand il s'agit d'une maladie de la corticalité céré-
» brale elle-même, alors le désordre des idées qui en résulte se
» traduit par des lettres monstrueuses dont la nature est pré-
» cisément en rapport avec la forme morbide de la fonction :
» ainsi un paralytique général qui n'en sera qu'à cette pre-
» mière période caractérisée par des idées ambitieuses, période
» compatible encore avec l'apparence de la raison, sera surpris
» à intercaler dans ses mots de hautes majuscules de forme
» bizarre. *Certains assassins, dont l'écriture présentait cette par-*
» *ticularité, et qui d'ailleurs ont été exécutés, n'étaient vraisem-*
» *blablement que des aliénés méconnus ».*

Évidemment il ne s'agit pas ici de graphologie à proprement parler, car l'auteur ne cherche pas à pénétrer le détail des troubles du caractère par l'étude des variations du graphisme, mais il indique, quelques pages plus loin, l'utilité de travailler dans ce sens :

« La graphologie a besoin d'être présentée aux philosophes
» et aux médecins : elle mérite, pensons-nous, qu'on lui fasse
» l'honneur de quelque attention, et, en retour, elle gagnerait
» beaucoup à être reprise et continuée par des physiologistes
» et des psychologues ».

*
* *

Si le monde médical a négligé la question qui nous occupe, les graphologues, au contraire, s'y sont fort intéressés. Mais il faut convenir que leurs travaux sur ce sujet sont aussi peu médicaux que les travaux des aliénistes sont peu graphologiques.

Michon a ouvert le filon dans son « *Système de graphologie* » par un diagnostic de folie que la suite a justifié ; il a repris cette étude dans un article paru après sa mort (1882-83) dans le journal *La Graphologie*.

Mais Michon ne concevait la folie, et cela est visible dans les travaux en question, que sous forme d'excitation maniaque ou de tendance au suicide ; c'est la folie des faits divers, la folie du public.

On peut faire la même critique à tout ce qui a paru dans les divers traités de graphologie : on y rencontre la même folie que dans Michon, et une hystérie schématique, dont Galien ne dirait plus :

« *Non morbus ille simplex, sed morborum iliada* ».

Nous trouvons, traduit par M. Depoin, dans l'*Écriture* de janvier 1899, un article publié les 2 et 9 juillet 1898, dans le *Wiener Medicinische Wochenschrift*, par M^{me} Dolphine Poppée.

M^{me} Dolphine Poppée ne dévoile rien de nouveau ; elle ne fait guère que réunir des idées un peu éparses, peut-être peu connues en Autriche, mais déjà anciennes en France.

Elle cite Krafft-Ebing qui est resté bien en arrière de Marcé, et consacre à Erlenmeyer un passage qui peut se placer à côté de Marcé..... « Si l'écriture présente des signes plus abondants » et plus intenses d'admiration de soi, si les volutes des L et » des D s'élèvent fort au-dessus de la ligne, Erlenmeyer (*Die Schrift*, Stuttgart 1879), y voit le signe d'une prédisposition » psychopathique indiquant l'apparition imminente de la folie » des grandeurs, ou la menace d'une paralysie progressive ».

Cela est parfaitement exact au point de vue graphologique et l'observation *Be.* du présent travail vient le confirmer, mais la conclusion est trop absolue, car l'extrême orgueil, en pleine santé, produit les mêmes déformations.

Nous voyons se manifester très nettement ici la tendance de tous les graphologues : faire le diagnostic de la folie.

Mais ils ne pénètrent ni les modalités de l'aliénation, ni les nuances intimes des désordres psychiques.

*
* *

Après avoir critiqué l'insuffisance graphologique des travaux des aliénistes, et la faible portée médicale des travaux des graphologues, nous n'avons pas la prétention de rénover l'étude des écrits pathologiques et de faire ce que n'ont fait ni Marcé, Tardieu et Legrand du Saulle, ni Michon et son école ; nous tenterons simplement, par l'examen de quelques autographes d'aliénés, de montrer qu'il y a là un filon, et qu'en le mettant en valeur, les aliénistes ne s'égèreraient pas.

CHAPITRE IV

Hypothèse et Contrôle

Nous avons vu précédemment que l'écriture traduit l'état d'âme *habituel* ou *accidentel* du scripteur. Ces deux mots, habituel et accidentel, seront notre point de départ.

En effet, si l'écriture reflète le caractère, et si elle se laisse modifier par les diverses perturbations morales de la vie courante, n'est-il pas naturel de supposer qu'une perturbation aussi intense et aussi essentiellement cérébrale que la paralysie générale ou l'aliénation mentale, imposera aussi des formes nouvelles à l'écriture ?

En d'autres termes, aux mots *habituel* et *accidentel* ne pouvons-nous ajouter le mot *pathologique* ?

A priori, nous pensions qu'il devait en être ainsi ; nous avons soumis notre hypothèse à un contrôle sévère, et nous allons faire connaître les faits qui nous ont amené à considérer comme acquis ce que nous avons tout d'abord supposé.

Avant de développer les cas étudiés, nous présenterons quelques remarques.

Tout d'abord, nos observations ne sont pas une élite écrémée.

entre tous les malades de Sainte-Anne, en supprimant ce qui aurait été défavorable. Nous avons pris vingt-quatre malades, désignés par M. le Prof^r Joffroy, puis nous avons éliminé ceux dont les autographes étaient insuffisants, ceux dont nous n'avons pu nous procurer l'écriture ancienne, et enfin ceux dont les familles n'ont pas su nous renseigner sérieusement. Cette sélection faite, il nous restait cinq cas complets ; nous les présentons tous. A part une exception, dont nous exposerons plus loin la raison, nous ne connaissons aucun de nos malades, ce qui pourra sembler étrange. C'est cependant après réflexion que nous avons décidé de ne connaître d'eux que leur écriture. Au lieu de vérifier nos appréciations graphologiques par nous-même, il nous a paru plus sage de nous renseigner soit auprès des familles, soit auprès du surveillant, soit en compulsant les observations cliniques (1). En évitant d'avoir une opinion personnelle sur l'état d'âme de nos malades, nous avons évité de nous laisser suggestionner, tant par l'impression que leur manière d'être aurait pu produire sur nous, que par notre désir d'assurer un succès à la graphologie.

Nous tenons encore à nous justifier devant les graphologues expérimentés du caractère incomplet et schématique de nos analyses d'écriture.

C'est intentionnellement qu'elles sont ainsi faites. Prenez une étude fouillée, un véritable portrait, comme en publie le journal *La Graphologie*, cette étude vous apparaîtra vécue et nous fera pénétrer l'âme du sujet étudié ; mais tentez de vérifier un travail de cette sorte auprès de personnes peu instruites : vous serez étonné de voir combien peu elles vous comprendront.

C'est que de telles analyses sont un jeu très habile de nuances, qu'un esprit inculte ne saisit pas. Bien peu de gens appré-

(1) Qui sont toutes l'œuvre de M. le Docteur Antheaume, chef de clinique de la Faculté de Paris.

cient la gradation entre persévérance, tenacité et obstination, ou la différence entre la ruse et l'hypocrisie.

Auprès d'esprits peu cultivés, comme la plupart de ceux que nous avons rencontrés dans les familles des malades, il faut des oppositions tranchées ; à cette condition, l'on obtient *parfois* des réponses satisfaisantes.

Et si l'on interroge simultanément le père et la femme du sujet, par exemple, leurs réponses diffèrent et sont souvent formellement opposées ; ceci soit noté pour atténuer la portée de quelques-unes des contradictions que nous avons rencontrées et que nous ne cacherons pas. Nous nous sommes fait une loi de les exposer, pensant que si quelqu'un doit reprendre cette étude, nos erreurs lui seront peut-être plus instructives que nos succès.

Une autre cause de l'aspect incomplet de nos analyses, c'est que nous n'avons pas reproduit les réponses faites à nos questions, quand ces réponses étaient vagues et sans signification précise.

Enfin, nous nous sommes toujours efforcé, en questionnant les familles, d'éviter toutes les tournures de phrases qui auraient pu suggérer une réponse dans un sens déterminé.

CHAPITRE V

Analyses

N° 1

L'étude graphologique (1) que nous allons exposer en premier lieu est celle d'un nommé *Ma.*, comptable âgé de trente-six ans.

Nous commençons par cette étude, comme étant la moins propre à arrêter une conviction, pour deux raisons :

Tout d'abord, l'écriture spontanée du sujet en pleine santé nous manque : il était comptable et calligraphiait admirablement jusqu'à ses lettres de famille. Ne pouvant tenir compte de cette écriture appliquée, nous devons nous confiner dans ce qu'il a écrit avec moins de soin depuis le début du mal. Notons encore que la plupart de ses écrits pathologiques sont entachés

(1) Nous croyons bon de rappeler une fois pour toutes que les clichés autographiques ne sont jamais parfaits ; ils écrasent un peu les écritures fines, et ils ne reproduisent pas toujours les points et les traits légers. Dans les cas douteux, il est donc préférable de s'en rapporter au texte de l'auteur, qui a fait ses recherches sur l'original.

Plusieurs de nos autographes comportant des barres faites à la règle : elles représentent, à titre de repère, le bord de la feuille de papier.

de souvenirs calligraphiques qui entravent les recherches du graphologue.

Ensuite ce malade n'a pas, à proprement parler, présenté de troubles mentaux. car c'est l'artérite cérébrale qui l'a conduit à Sainte-Anne ; il a simplement présenté des variations de caractère depuis le commencement de son séjour.

Le début de sa maladie fut brusque : le 21 juin 1896, il vit, dans la rue, un cheval emporté ; il en ressentit une émotion vive et revint à son travail avec une violente céphalée. Son attitude déprimée, son silence entrecoupé de gémissements, attirèrent l'attention de son patron qui le renvoya chez lui. Il y resta cinq à six semaines, puis fut à Saint-Louis, où l'on fit le diagnostic de gomme cérébrale.

Le jour du début, en rentrant chez lui, il était incapable d'écrire et même de parler, disant seulement ; « Eh bien ! Eh bien ! » C'était un aphasique agraphique sans ictus.

Trois semaines après environ, il griffonna des papiers illisibles dont fait partie le premier autographe que nous donnons ici.

Cinq mois après, lors de sa sortie de Saint-Louis, il écrivit sur le même papier les deux lignes en allemand, que nous reproduisons également (elles étaient écrites au crayon ; nous avons dû, pour les faire photographier, les repasser à l'encre, ce qui dénature forcément un peu le trait.

Comme à cette époque, *Ma.* ne présentait aucun trouble psychique, et que son caractère ne s'est modifié que depuis son séjour à l'Asile-Clinique, nous prendrons les deux lignes en allemand, avec la signature qui les accompagne, comme graphisme type.

Le texte illisible, le premier en date, révèle plus d'agraphie que de réelles perturbations mentales, mais nous pouvons en tirer quelques indications.

Remarquez tout d'abord le désordre du graphisme. Il ne

de l'écriture indique toujours la tristesse, l'inquiétude. Or la femme de *Ma.* nous dit nettement : « Il était préoccupé, inquiet de son état. »

Considérez le paraphe compliqué, arachnéide, l'écriture fine, serrée ; tout indique le désir de se dissimuler et jusqu'à un certain point, la méfiance. A cela se rapporte l'éloignement qu'il manifestait vis-à-vis de son médecin, lui qui, auparavant, le consultait à tout propos.

L'écriture pathologique, plus grêle que celle qui nous sert de type, indique une diminution de la personnalité, de la volonté, qui a été très nettement observée par la femme du malade.

Voici donc une première série de perturbations passagères, traduites par l'écriture, bien que les troubles de l'agraphie soient venus la défigurer.

Passons maintenant à l'étude des autographes lisibles de date plus récente.

L'écriture ancienne (le texte allemand) diffère en quelques points de l'écriture actuelle, du 26 mai 1899. Des deux côtés le trait est tracé nettement, sans hésitation, et assez appuyé ; c'est donc l'écriture d'un homme énergique.

Dans l'autographe récent, un nouvel élément vient s'ajouter : les *t* sont barrés très haut ; en outre cette écriture française est plus anguleuse que le texte allemand qui, par sa nature, devrait être cependant le plus rude des deux.

Ce sont là les signes d'un caractère autoritaire et peu conciliant.

Telle est bien l'opinion de la femme du malade : d'énergique, il est devenu autoritaire. « Il faut tout lui céder » dit-elle. L'observation prise à Sainte-Anne l'annonce « très exigeant. »

Considérez l'inclinaison des hampes des minuscules hautes (*p, j, f*, etc) sur la base de la ligne. Cette inclinaison est plus pro-

noncée maintenant qu'autrefois. Le malade serait donc devenu plus sensible ? Sa femme nous dit qu'il est devenu plus affec-

Paris, le 26 Mars 1899

Monsieur Toffroy

*Il me porte bien, je voudrais
bien voir ma petite femme
sans voir je suis bien content
d'être ici ; je suis bien content
d'avoir mes frictions et mon
iodure de potassium et malgré
moi je suis bien content d'être
ici*

*Veuillez agréer, Monsieur
mes expressions salutations*

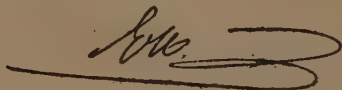


FIG. 9

teux. Entre sensible et affectueux, il y a bien une nuance, mais il faut convenir qu'elle est légère.

Dans les deux écritures, on remarque les crochets en volute qui signalent l'égoïsme ; à l'M de Mutter à l'E de Emile d'une part, à l'M de Monsieur, surtout à l'avant-dernière ligne, à l'E et à l'M de la signature d'autre part. C'est bien l'avis de sa femme, il était et il est encore égoïste.

Dans le texte allemand, nous trouvons de petites barres de *t* (peu correctes au point de vue de la calligraphie allemande) fines et rapidement tracées, qui indiquent la vivacité ; néanmoins l'écriture est faite posément, avec netteté : nous avons donc affaire à un homme calme, mais non dépourvu d'entrain.

Dans l'autographe de 1899, il n'en est pas de même. L'écriture est plus bousculée, moins régulière ; les barres vives sont nettes ; de plus le point de quelques *i* est reporté vers la droite ; le mot *salutations* est typique à cet égard : la vivacité s'est donc accentuée.

Or, nous apprenons qu'autrefois il était plutôt calme que vif et que maintenant il devient irascible.

La direction ascendante des lignes est un signe d'ambition : regardez le texte allemand, il est fortement ascendant. Regardez le texte 1899, il l'est à peine. Madame *Ma.* nous approuve encore ici : son mari, dit-elle, était ambitieux autrefois, mais il ne l'est plus guère maintenant. Les barres horizontales d'une écriture peuvent être rectilignes, ou courbes. Dans ce dernier cas, si la concavité est tournée en haut, on peut affirmer une tendance gaie ; au contraire, des idées graves, mélancoliques, si c'est la convexité qui regarde vers la ligne supérieure. Considérez les lettres allemandes : les barres sont toutes rectilignes. Or, à cette époque, il était « sérieux, ni gai ni triste. » Voyez maintenant l'écriture de 1899 : toutes les barres sont droites ou convexes ; le malade manifeste donc une tendance bien nette à la tristesse. Sa femme en effet trouve qu'« il n'est pas gai. »

Nous n'insisterons pas davantage sur cette étude ; nous avons fait encore d'autres remarques aussi exactes que celles qui précèdent, mais de trop peu d'intérêt pour être exposées.

Nous allons maintenant étudier une série de cas plus favorables aux investigations graphologiques.

N° 2

Chez *Be.*, ingénieur, âgé de 43 ans, le début de la maladie est progressif. Son caractère se modifie d'abord ; il fait quelques excentricités, puis, après cinq mois d'état neurasthénique, brusquement il se déclare très riche, fait des dépenses exagérées, et finit par être placé à Sainte-Anne à la suite d'hallucinations visuelles.

Le graphisme de ce malade présente une remarquable évolution, parallèle à l'évolution de l'état psychique.

Étudions son caractère normal sur un autographe daté de 1885.

L'écriture est ferme, mais certaines lettres sont négligées ; il n'y a guère de massues, et le peu qu'on en voit sent la calligraphie. C'est donc un homme d'énergie moyenne. L'écriture est animée, c'est donc un homme actif. Il n'est qu'à demi bienveillant, il est même légèrement obstiné, car son écriture est subanguleuse et comporte des barres en retour, assez légères à la vérité.

L'inclinaison des lettres indique une sensibilité moyenne et un peu contenue.

Les traits lancés vers la droite indiquent une grande vivacité : notez dans le mot *tout* une barre commune aux deux *t*. Mais les points des *i* ne sont guère déplacés vers la droite : c'est donc la vivacité de l'homme irascible, et non celle de l'homme irréfléchi. Remarquez encore que les barres des *t* croisent la hampe de la lettre, et ne sont pas entièrement jetées à droite : la vivacité ne se montre que par moments, elle n'exclut pas la prudence.

Les courbes des barres des *t* sont toutes à concavité inférieure, mais légères et fines : elles indiquent un tempérament qui ne fuit peut-être pas la gaieté, mais qui ne la recherche pas.

Remarquez la finale horizontale et acérée de la dernière lettre de certaines lignes : elle traduit un esprit agressif et subtil, peu matériel, partant taquin, moqueur.

Nous ne trouvons pas dans cette écriture les crochets qui

affaires du lycé qui sont en
se mouvant dans le conseil.
Prison autre de nouveau, je
vais bien, diant aussi, elle
est toujours bien amusante et
se me quitte plus du tout, elle
me suit jusqu'à la fin.
A bientôt ma chère mère et
en attendant je t'embrasse
de tout cœur.

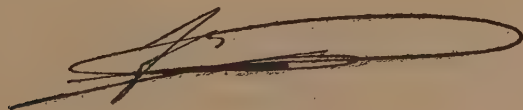


FIG. 10

signalent l'égoïsme ; mais regardons la signature : elle comporte ce que Michon appelait le paraphe en colimaçon, caractéristique de l'égoïsme collectif, l'égoïsme de famille, nuancé du désir de s'isoler du monde extérieur, dans un petit cercle d'intimes.

Sans être réellement ambitieux (car ses lignes ne sont pas ascendantes) il est hardi, confiant en lui-même.

Ses mots étalés, distants les uns des autres, ses marges larges à la fin des lignes, le dévoilent incapable de modérer sa dépense.

Il n'est nullement affecté, nullement poseur ; cela ressort de la simplicité de son graphisme : aucun trait recherché, aucune fioriture n'attire l'attention.

Cette écriture fourmille de têtes noires, c'est-à-dire de boucles dont le centre blanc a disparu sous une trop grande quantité d'encre. Ce signe dénote la fatigue de l'intelligence.

Quelle est la cause de cette fatigue ? La trouverons-nous dans des soucis ou dans le surmenage intellectuel ?

Regardez les *t* finaux de *bientôt*, de *suit*, regardez les *p* et la plupart des lettres finales : toutes ces lettres sont simplifiées dans leur forme, ce qui est l'indice d'une culture intellectuelle très grande : il est donc permis de penser que c'est le travail cérébral qui a fatigué notre malade.

Son intelligence est constituée de bons éléments : les lettres ne sont ni constamment liées entre elles, ni constamment séparées ; il y a un heureux mélange de déductivité et d'intuition.

Ajoutons à cela une imagination originale, mais raisonnable, sans désordre, car, s'il fait de grandes minuscules initiales (*sont*, *suit*, *cœur*), s'il invente des traits originaux (les *t* finaux, le *p* de plus) et des majuscules larges (*Rien*), aucun de ses traits n'est excentrique, aucun ne détonne. Or, *Be.* était un excellent ingénieur ; il est devenu directeur d'une importante usine.

Il est appliqué à ce qu'il fait, car il trace nettement toutes les lettres et n'oublie jamais un signe de ponctuation. Il a de l'ordre et un jugement clair, perspicace, car il fait volontiers des alinéas et laisse entre ses lignes un espace suffisant.

L'écriture fine indique un esprit pénétrant, de là notre diagnostic de perspicacité.

Est-il sincère, loyal ? Son écriture fine, fruste, indique un esprit impénétrable, en même temps que perspicace. Ses mots

gladiolés, c'est-à-dire finissant en pointe vers la droite (*lycée*, *Diane*) indiquent la finesse, la ruse ; son paragraphe arachnéïde est celui d'un homme habile. Les lettres rondes (*a*, *d*, *o*, *g*, *q*,) sont tantôt ouvertes en haut (signe de franchise), tantôt fermées (signe de réserve), et même bouclées (signe de mensonge) : Tout cet ensemble nous permet de conclure que *Be.* est un homme habile, rusé, sachant garder ses secrets, et même mentir à l'occasion, mais ce n'est pas un hypocrite ; en dehors de ses affaires, entre amis, ou en famille, il est capable de sincérité.

Pourquoi donc ne s'ouvre-t-il pas davantage ? Est-il méfiant ? Peut-être, car nous avons vu qu'il est attentif et qu'il n'oublie pas les signes de ponctuation. En tous cas, s'il est méfiant, il ne l'est pas d'une manière outrée. Rappelons-nous d'ailleurs qu'il est prudent : peut-être est-ce là la raison de sa sécrétivité.



Nous venons d'esquisser à grands traits, d'après son écriture, l'intéressant caractère d'un homme d'une certaine valeur ; l'analyse est-elle exacte ?

Point par point, nous l'avons soumise à la critique de la mère et de la femme du malade. Toutes deux ont, point par point, et sans un seul désaccord entre elles, approuvé nos deductions.

Passons maintenant à l'étude d'un autographe du 22 mai 1899, en le comparant à celui que nous venons de voir, et recherchons les variations du caractère d'après les variations des mêmes signes qui nous ont servi ci-dessus.

L'énergie a nettement augmenté. Les barres en retour sont

beaucoup plus nettes et plus nombreuses (*f* de *faire* et *t* de *sortie*); en outre on remarque les traits plongeants de l'opiniâtreté (le dernier *t* de *sentiments*) et même par place de tout petits harpons qui affirment la tenacité (*t* de *électrique*, *p* de *puisse*).

Ce n'est donc plus l'homme *un peu* obstiné de 1885, c'est un volontaire très obstiné. Son écriture penchée montre qu'il est resté sensible et affectueux au même degré que par le passé, mais, moins anguleuse, elle nous le montre plus doux, plus bienveillant qu'autrefois.

Il avait des finales moqueuses, agressives; il en reste des vestiges.

Il est resté vif et il est resté simple, sans recherche : les signes graphiques ne se sont pas modifiés à cet égard.

Toutes ces appréciations ont été très exactement confirmées par la famille du malade. Sur ce qui va suivre, au contraire, la famille n'a pu donner aucun renseignement précis.

Il n'y a pas plus de signes de gaieté que par le passé, et le surveillant déclare que ce malade n'est pas gai. Il n'y a cependant pas de tristesse, pas de lignes descendantes, indiquant l'inquiétude, la persécution. Or, toujours selon l'opinion du surveillant, il ne paraît pas persécuté en ce moment.

L'égoïsme nous semble modifié. Nous avons toujours la signature enveloppée, mais nous avons vu plus haut que ce signe traduit un à côté de l'égoïsme, et d'ailleurs la signature reflète surtout le passé. Cherchons plutôt dans le corps de la lettre : nous remarquons au début du *j* de *je fais*, un petit crochet en volute, indiquant un petit égoïsme étroit, personnel. Nous aurions tort, au reste, de trop négliger la signature. car on trouve quelque chose d'analogue au début de l'*f* du prénom. — Or, *Be.* ne demande jamais de nouvelles de ses enfants. C'est une donnée insuffisante pour juger de l'égoïsme, mais c'est la seule que nous ayons pu trouver.

Nous n'avons pas réussi à établir s'il est moins porté à la dé-

Le 28 Mai 1899.

Monsieur Toffray.

Je vous serais très
obligé de vouloir
bien me faire donner
un bon de sortie,
pour que je puisse
reprandre mes travaux.
Je fais de la lumière
électrique et je vend des
fris sans téléphone.

Veuillez agréer je vous
prie avec sans mes
remercement l'assurance
de mes respectueux sentiments.



pense qu'autrefois. S'il perd en effet moins de place sur son papier, il faut noter en revanche que le papier est de plus petit format.

En dépit de la nature relativement fixe des signatures, celle de *Be.* a subi encore d'autres changements que ceux que nous avons étudiés il y a un instant. Le *B* majuscule est plus appliqué (il y a une retouche) et surtout beaucoup plus élevé ; l'écriture tout entière d'ailleurs est plus élevée, plus digne. L'orgueil aurait-il fait des progrès ? La famille n'a pas pu nous le dire, mais nous savons que le malade se croit Grand Doge. — Nous verrons plus loin que c'est le vestige d'une mégalomanie passagère, qui date de quelques mois.

Les signes de fatigue cérébrale se sont plutôt un peu accrûs : outre les têtes noires, que nous avons signalées plus haut, il y a des traits hésitants dans lesquels un tremblement s'ébauche (la base des *l* dans *la lumière*). Cela n'a rien d'étonnant, après treize ans de la vie d'ingénieur et trois ans de troubles mentaux,

Il est devenu moins deductif, moins subtil, d'après le graphisme, mais nous ne pouvons le vérifier.

A-t-il encore de l'application, de l'ordre ? Il nous le semble, car il soigne encore les annexes de l'écriture, points, barres et accents ; mais le ferait-il au bout de trois pages ? En un mot, son attention est-elle facile à fatiguer ? c'est un point que nous avons dû renoncer à éclaircir.

Voilà donc un caractère qui ne s'est modifié que dans le détail ; dans le détail aussi l'écriture a varié.

Consultons maintenant l'observation du malade. Dans les débuts de son séjour à Sainte-Anne, en oct.-nov. 1898, « il se » déclare très heureux ; il prétend avoir étudié la médecine, et » avoir fait sa thèse sur les différentes maladies du larynx. Il a » eu un second prix de Rome. Il a deux mètres de taille, il a » grandi de vingt centimètres en vingt-quatre heures. Il est » l'ami de Dieu, pape, prince, et il s'est arraché les moustaches

» pour ressembler à un empereur romain. Il entre dans les salles
» en prenant un air protecteur, il a la physionomie du dément
» mégalomane. « Je suis le plus fort des hommes, dit-il, je
» suis en train de succéder à F. Faure. » Il a des coffres forts
» d'un kilomètre de long, vingt-quatre mètres de haut, trente
» centimètres de profondeur, pleins d'or et d'argent, il ne parle
» que de milliards ; il est disposé à toutes les largesses ».

Si jamais son écriture a dû se modifier profondément, c'est certainement quand il présentait ce genre de délire. Nous avons eu la bonne fortune de trouver, dans le dossier de son observation, un autographe de cette époque ; nous en donnons ici le fac-simile.

Sans entrer dans le détail des sentiments, puisque le fond du caractère de *Be.*, nous est maintenant connu, examinons les grands traits.

Voyez ces majuscules immenses, le *C* de *crédit*, l, *L* du mot suivant, l'*L* de *L'ordre*, etc. Voyez surtout le *B* de la signature qui sort du trait enveloppant, au lieu d'y rester confiné comme autrefois. Il n'y a pas de meilleur signe d'orgueil et rarement on le trouve aussi exagéré : voilà bien notre empereur romain.

Les graphologues connaissent bien les signatures dites royales, c'est-à-dire sans paraphe, ou à paraphe très simple, que l'on trouve chez Louis XIV, Louis XVI, etc., et qu'on ne retrouve plus chez le duc d'Orléans, forcé, par les intrigues inhérentes à la situation de prétendant, à descendre au-dessous de la majesté : on trouve chez lui le paraphe arachnéide.

Or, comparez la signature de *Be.*, depuis qu'il est devenu empereur et pape, à ce qu'elle était autrefois. En dehors du *B* qui s'est rehaussé, et des minuscules devenues plus lisibles, notez combien le paraphe s'est simplifié. Ce n'est pas encore Louis XIV, mais c'est déjà plus qu'un simple ingénieur électricien.

Beritz a L'arr
Vernilles à L'arr a L'arr
Le Port a L'arr a L'arr
L'arr a L'arr a L'arr

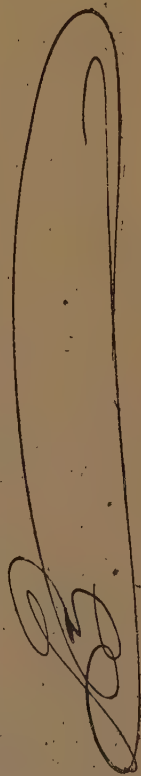


Fig. 12

La marge, large de plusieurs centimètres, le blanc laissé après les finales, l'espace entre les lignes, la place énorme prise par cette quinzaine de mots, respirent la générosité, la prodigalité : regardez le texte, il s'agit d'un bon de dix milliards. Au reste, l'observation prise dans le service fait acte des dispositions généreuses du malade.

Enfin, considérez la hauteur des minuscules : c'est le signe du faste, de la vie sans préoccupations mesquines. Cela s'accorde bien avec les dimensions des coffres forts kilométriques.

La douceur, la bienveillance sont marquées par de nombreuses courbes ; ce n'est plus la lutte pour la vie, c'est la générosité envers tous.

Un détail en passant : *Be.* ne s'est pas départi de ses tendances rusées, trahies par les mots gladiolés (*Antheaume, somme*) : la nature reprend toujours ses droits.

Moins frappant en apparence, l'autographe du 23 février 1899, a néanmoins son intérêt.

Il ne diffère guère de ceux de 1885 et du 28 mai 1899. Quelques particularités, cependant : peu de traits légers, lancés à droite et des barres de *t* convexes, donc disposition à la tristesse. C'est une écriture « sobre », la finale de *cognoscere* n'est pas vive, élancée, elle se recourbe ; même remarque pour le second jambage de l'*A*, la barre supérieure de l'*F*. Ces traits, rapprochés de l'autographe de 1885, expriment une sorte de contrainte, de malaise, de crainte en un mot. En voulez-vous la clé ? Regardez l'inclinaison des lignes : toutes les trois descendent de 1° 1/2 sous la ligne horizontale : il y a donc préoccupation. Or, préoccupation et crainte, est-ce autre chose que la persécution chez un aliéné ? L'observation clinique nous répond : « Jusqu'ici satisfait et bienveillant, il manifeste des idées » de persécution ; il est emprisonné par les hydrargyres. Le » surveillant a volé mille milliards à l'Assistance publique. Il »

» est très mal ici et ne mange pas. Son séjour lui a fait perdre
 » 2000 francs par mois, etc. ».

Rétablissons dans leur ordre chronologique les trois autographes datés de Sainte-Anne ; qu'en concluons-nous ?

Que, d'abord mégalomane, *Be.*, a passé par une phase de persécution ; après le délire expansif est venu le délire dépressif.

*À vaillent. Escom Ricus impossible
 Tili qui postuit rescum cognoscere
 Causat istum rara avis.*

FIG. 13

D'autre part, son autographe du 28 mai tend à reproduire le type de 1885 : nous sommes donc dans un stade de rémission partielle. Tout cela se vérifie, non plus par les dires d'une mère désireuse de s'illusionner, mais par l'observation prise par M. le Dr Antheaume. L'autographe ancien est le type, l'asymptote que le malade n'atteindra plus jamais ; néanmoins il tend à s'en rapprocher dès qu'une amélioration survient dans son état ; il s'en éloigne quand son état s'aggrave et les modalités de l'écriture nouvelle sont calquées sur les modalités du délire.

Mais, dans la paralysie générale, les rémissions sont trompeuses et le travail perturbateur n'en est que ralenti. Cependant, que l'on constate l'absence de délire, le calme et le retour partiel à la santé, le processus pathologique poursuit son œuvre,

et l'écriture toute récente de *Be.* (30 septembre 1899), nous présente de profonds changement que nous n'attendions guère, car ils portent principalement sur le type intellectuel du sujet.

La nouvelle écriture est juxtaposée au premier chef, tandis que l'ancienne était liée : le mot *embrasse* se trouve dans la lettre de 1885 et dans celle du 30 septembre 1899. En 85 il est écrit d'un seul jet, sans lever la plume. En septembre 99, il est scindé en huit tronçons ; la seule lettre *m* exige trois coups de plume séparés. Et notez bien que ce mot est un des moins juxtaposés : voyez le mot *régulièrement* haché en 16 parties ! *Be.* autrefois déductif, pratique, réalisateur, est donc devenu un intuitif, un idéaliste ? Il est difficile de connaître à fond ce qui se passe sous le crâne d'un pensionnaire de Sainte-Anne, mais on a observé, tant dans la famille que dans le service, que *Be.* devenait rêveur.

Il est de remarque constante que les écritures juxtaposées sont moins couchées que les écritures liées ; cette remarque n'est pas démentie par notre malade : de 41° qu'on trouvait autrefois dans le *t* de *t'embrasse*, la pente s'est relevée à 46° mesurés sur la même lettre, dans le même mot de l'autographe 99. Mais il est impossible de soumettre à la vérification pratique cette légère différence angulaire de 5° dans la mesure de la sensibilité.

Comme la plupart des écritures juxtaposées, celle-ci reflète le plus grand calme : les intuitifs sont peu portés à la vivacité. *Be.* va même plus loin, il a des *d* minuscules couchés en arrière (*dirai, demain, etc.*) qui indiquent une réaction contre l'initiative, contre le mouvement spontané.

Peut-être en raison de ce calme, bien constaté par tous ceux qui approchent notre malade, les signes de fatigue intellectuelle sont relégués au second plan.

L'application a fait des progrès, car la ponctuation est irréprochable.

Je te dirai demain ce qu'il te faudra
faire lundi pour me faire sortir bien
régulièrement.

Je t'embrasse bien affectueusement
ainsi que notre gentille Janette et notre
Lolo



Fig. 14

Un élément, l'égoïsme, est resté dans toute sa netteté (voyez le *J* de *Je te dirai*). Le mouvement des lignes qui avait toujours été ascendant, sauf dans l'autographe du 23 février 1899, est devenu plongeant. Nous avons vu dans ce signe la traduction de l'inquiétude; il est dominant chez les persécutés. Dans l'espèce, cette interprétation est juste; et notre malade, sans quitter son beau calme, parle souvent de tuer le docteur Toupet qui l'a fait entrer à Sainte-Anne. Quant à la signature, elle a gardé son paraphe enveloppant et arachnéide, mais elle s'est laissée pénétrer par la disjonction.

Enfin on se rappelle que, dans tous les autographes précédemment analysés, la petitesse et la forme gladiolée de l'écriture indiquaient un certain degré de finesse. Actuellement, il n'en reste plus rien. Les minuscules ont repris de la hauteur; il y a des mots grossissants (*régulièrement, ainsi, pour, etc.*) qui sont caractéristiques des écritures d'enfants et traduisent la naïveté. La famille de *Be.* est d'accord avec nous; le malade devient puéril, il tombe en enfance. — Il a gardé, dans ses lettres rondes, une tendance à boucler, restrictive de la sincérité: cela se voit assez fréquemment dans les écritures d'enfants, et n'en serait-il pas ainsi, d'ailleurs, que cela nous importerait peu: un malade en enfance n'est pas exactement un enfant, et ce serait spéculer sur un jeu de mots que de vouloir pousser à fond une comparaison de ce genre. — Pour terminer cette étude, notons que les caractéristiques d'ordre mécanique sont restées intactes à côté des perturbations d'ordre graphologique, témoin la persistance du tremblement de la base des lettres, bien net ici dans l'*i* de *lundi*, entre autres exemples,

Cette observation nous montre l'évolution d'un malade parmi plusieurs variétés d'altérations psychiques, mais elle ne l'accompagne pas jusqu'au jour où il perd la faculté d'écrire.

Celle que nous allons donner maintenant suit le sujet jusqu'au bout et nous offre ainsi l'élément qui vient de nous faire défaut.

N° 3

Br., âgé de 40 ans, est entré à Sainte-Anne le 14 janvier 1895, pour une paralysie générale dont le début apparent se rapporte aux émeutes du quartier latin, en 1893.

Étudions d'abord son caractère normal sur une lettre datée de 1885.

Un fait est très saillant dans ce graphisme : la sensibilité varie entre 38° et 57°. Le maximum est au *p* de *partir* ; une des plus

1885
 Ma cher Rosalie
 Nous n'avons reçu de lettre
 que ce matin 7. Ad. E. Distribution
 tion, si forte que je n'ai pu en
 perdre connaissance qu'en allant
 déjeuner

FIG. 15

faibles inclinaisons, quant aux hampes, est au *t* de *Clermont* (7^{me} ligne) ; mais on trouve dans les minuscules (l'*e* du mot *encore*, 6^{me} ligne) un redressement encore plus fort. Cette inclinaison extrême par places, mais presque nulle dans les petites lettres, est l'indice d'une sensibilité très grande, mais fortement conte-

très forte et vous avez dû avoir
chaud hier en grimpeant au drapeau
de Dôme

La nuit dernière est partie très
mâtée. Que de barres !!

faudra-t-il encore vous écrire
à Clermont, non - probablement
puis que vous devez partir à
Kichy jeudi?

Vous allez bien et nous
vous embrassons bien fort

Rapportez nous de vos que
vous allez cueiller aux thuyas, celles
que vous nous avez envoyées
dimanche, se conservent bien

nue. Ce genre d'écriture est très répandu dans le monde ecclésiastique : l'abbé Michon, qui l'avait remarqué, a pu en faire l'étude sur lui-même.

Mesurez maintenant la hauteur des différentes minuscules : elle varie sans cesse. — Dans le mot *encore* à la sixième ligne l'*n* a 2 mill. de hauteur, le *e* qui la suit en a 4 1/2.

Cette inégalité est l'apanage des impressionnables, des esprits mobiles. Donc *Br.* est très sensible, très impressionnable, et il lutte sans cesse pour réagir contre ces tendances. C'est un homme instable, continuellement en proie à une lutte intérieure ; en termes moins graphologiques et plus médicaux, c'est un nerveux.

Une autre manifestation du nervosisme se fait jour dans le mouvement de cette écriture : Il est facile, en effet, de voir dans la hauteur exagérée de certaines minuscules (*se conservent*) et dans les barres longues (le mot *lettre*) et les *i* pointées trop à droite (par exemple dans le mot *dimanche* où le point de l'*i* porte sur l'*a*), le reflet d'une grande vivacité.

Dans un autre ordre d'idées, considérez maintenant les premières lignes de la lettre ; elles sont nettement ascendantes. la première fait avec le quadrillage du papier un angle de 2° ; il est vrai que dès la cinquième ligne ce signe s'atténue, et qu'à la fin de la première page (dont le début seul est reproduit ici) il disparaît : encore une contrainte. Mais, en règle générale, la contrainte qui vient corriger un signe graphique n'amoindrit pas sa valeur : les lignes ascendantes traduisent l'ambition ; la contrainte qui se manifeste aussitôt n'indique pas autre chose que le désir de dissimuler cette ambition.

Considérez aussi la grande initiale de la signature et les *R* majuscules surélevés : ces lettres dénotent l'orgueil. Mais le remède est à côté du mal, et certains traits marquent une lutte contre ce sentiment : le *d* de *devez* entre autres. Ce n'est plus le

d sinistrogyre que nous notions plus haut; c'est un *d* surbaissé;

Considérez enfin l'épaisseur du tracé : l'écriture, sans être pâteuse, est assez appuyée pour démasquer un peu de sensualité.

Ambitieux en cachette, orgueilleux à basse note, et un peu sensuel, ne sont-ce pas là les traits principaux de l'arriviste? Oui, et nous trouverons chez lui la plupart des qualités nécessaires pour soutenir ce rôle.

Tout d'abord, il est intelligent. Il lie ses lettres entre elles; il lie même ses mots (*vous embrassons*); c'est le fait d'un esprit extrêmement déductif, d'un esprit pratique, en un mot, ne connaissant pas la rêverie. Si l'on ajoute à cela la sensualité remarquée plus haut, son arrivisme vise plus au bien-être qu'à la gloire.

Il est simplificateur : voyez comme il simplifie certaines lettres, le *P* de *Puy*, par exemple.

Son imagination est vive et douée d'une certaine originalité : témoin l'*r* de *reçu*, le *Ch* de la signature, les *s* minuscules hautes, les *R* majuscules; toutes ces lettres sortent de la banalité.

Est-il judicieux? D'après cette lettre on en pourrait douter, car les lignes sont un peu tassées; il n'y a pas beaucoup de clarté, mais il faut bien noter qu'il a beaucoup de choses à dire et, qu'à la quatrième page, il sera forcé de croiser un peu pour ne rien omettre. S'il n'avait eu que quinze lignes à écrire, il aurait probablement pris plus de place, car dans les écrits faits postérieurement, en pleine maladie, nous le verrons écrire plus largement. Il n'est cependant guère probable que la paralysie générale ait développé son jugement.

Pour en finir avec l'intelligence du sujet, notons un signe intéressant, révélateur d'une activité cérébrale très intense; il s'agit de la forme en comète des accents (*à, mère, chère*) et même des simples points d'*i* : le mot *distribution* est typique à cet égard. — Sur ce chapitre encore, se manifeste une certaine con-

trainte bien mise en lumière par la forme en retour des *d* minuscules : voyez celui du mot *débarras*.

Un résultat de cette activité cérébrale, c'est la fatigue, qui se traduit par des boucles empâtées, extrêmement nombreuses (*débarras*, *allez*, etc.). Chez *Be.* déjà nous avons vu ce symptôme.

Voilà pour les dispositions intellectuelles; elles sont, en définitive, très heureuses. Maintenant dans la pratique, que valait l'homme?

Dans la pratique encore, il avait des qualités :

De l'ordre, avant tout; de la précision. Il n'oublie pas les points, les accents, bien que sa vivacité les déplace parfois; il fait des alinéas, et surtout il lui arrive de séparer les mots par de petits tirets (après les points d'exclamation, avant le mot probablement). Tout cela dénote un esprit méthodique, appliqué.

Il est opiniâtre au travail; il en témoigne par quelques barres de *t* plongeantes (*matin*, *sorte*, *été*). Ajoutons à cela l'ardeur militante, la « combativité » selon l'expression d'Adrien Varinard, indiquée par la forme en coup de sabre du paraphe et de l'*y* de *Puy*.

La volonté n'est pas des plus fortes, mais elle ne fait aucunement défaut, car l'écriture n'est pas grêle, elle est fermement tracée. Quelques barres (le mot *lettre*, 1^{re} ligne), indiquent une tendance despotique, mais on ne les rencontre pas constamment. D'ailleurs, la barre est fixe, vive; c'est un homme plutôt jaloux de son autorité, et chatouilleux sur ce chapitre, que réellement autoritaire; ce despotisme est superficiel, il existe plus en principe qu'en application.

Son écriture large indique une confiance en soi qui va bien avec l'entrain signalé plus haut, mais les barres des *t* prennent naissance à gauche de la hampe de leur lettre; sa hardiesse ne l'empêche donc pas d'être prudent.

Est-il économe? Ici encore il veut se contraindre; il veut être

économe, et il commence ses lignes au bord du papier, sans marge ; mais l'amour du bien-être, que nous avons déjà vu sous une autre forme, reprend aussitôt le dessus. Il ne se gêne pas pour écrire large et même pour laisser à droite, sous forme de blancs inégaux, la marge qu'il économisait à gauche.

Avons-nous affaire à un arriviste à tout prix, à un *struggle for life*, ou à un homme désireux d'arriver par les voies droites ? Il semble se tenir entre ces deux extrêmes.

Par son écriture haute, par la fréquence des minuscules rondes (*a, o, g, q*), ouvertes en haut, telles que l'*o* de *encore*, les *a* de *faudra*, il nous apparaît capable de franchise ; mais il ferme beaucoup d'autres lettres rondes ; la franchise, qui est instinctive chez lui, sait céder le pas à la réserve, à la discrétion.

Irons-nous jusqu'à le dire menteur ? Peut-être l'est-il à l'occasion car il sait finasser, il connaît la ruse ; ses mots gladiolés (fins vers la droite : *garenne, Clermont, prendre*), en témoignent. Il fait des *o* inversés (*embrassons*), qui sont l'indice d'une réserve de mauvais aloi. Il est souple, car il fait onduler ses lignes de part et d'autre de la ligne tracée sur le papier à lettre.

Bref, sans être déloyal, il est loin d'être naïf ; il sait se plier aux circonstances. Un détail montre bien que la finesse est acquise et non pas naturelle chez lui : il manque absolument de méfiance, témoin son paraphe très simple et les blancs laissés à la fin des lignes.

En résumé notre sujet a des qualités qui justifient son ambition.

Nous venons de voir l'homme à l'œuvre, voyons maintenant quel il est dans l'intimité.

Qu'y a-t-il du côté de l'égoïsme ? Regardez le *c* de *écrire*, de *Clermont*, de *conservent*, le *d* de *distribution* ; le petit crochet égoïste n'y fait pas défaut, mais les finales (*probablement, fort*), sont longues. Il ne serait donc pas toujours égoïste ? Or nous savons qu'il est sensible ; nous supposons donc qu'il fait trêve

d'égoïsme envers ceux auxquels il s'attache. Il ramène tout à lui et aux siens, tandis que l'égoïste froid, ramène tout à lui seul(1). Pendant que nous sommes sur ce terrain, remarquons que l'égoïsme chez un homme sensible a pour résultante l'égoïsme dans les affections, c'est-à-dire la jalousie.

Sans être des plus curvilignes, son écriture comporte des courbes, indices de douceur. Mais rappelons-nous qu'il est vif et susceptible: il sera donc très capable d'emportement, très irascible. D'ailleurs, n'exagérons pas la douceur; à côté des courbes, il y a parfois des angles à la base des lettres: ces angles dénoncent un certain degré d'entêtement.

Br. ne brille pas par la gaîté, car ses barres de *t* sont presque toutes convexes et tombantes. *Presque* toutes, disons-nous; il n'exagère pas ce signe, en effet, au point de repousser la gaîté quand elle vient des autres. D'ailleurs il n'accentue pas la gravité jusqu'à l'excès; sa grande écriture, comportant des lettres ouvertes, n'est pas celle d'un taciturne. C'est une gravité à éclipses, laissant parfois percer une pointe de bonne humeur (2).

N'ayant pas les finales pointues des agressifs, il n'est ni railleur, ni taquin.

D'autre part il n'est nullement poseur: il ne fait pas de traits qui forcent l'attention par une étrangeté voulue; c'est un homme simple, mais ne négligeant certainement pas sa tenue: nous avons vu plus haut ses qualités d'ordre et d'amour-propre.

Somme toute, en dehors de ses moments d'emportement, et en dépit de son autoritarisme, il était, par une franchise suffi-

(1) Nous avons vérifié ce point particulier: le malade voulait se faire une place pour améliorer la situation de sa famille. Cela explique toutes les nuances de son arrivisme et de son égoïsme.

(2) A propos de ces dispositions mélancoliques qui le suivront presque sans interruption, jusqu'à la période démentielle, notons qu'au dire de sa famille, il était déjà, dans son enfance, d'un caractère plutôt sombre, préférant la solitude.

sante, par sa douceur, sa bonté, sa grande sensibilité qui le rendait affectueux, très capable de se faire aimer. Ajoutez à cela des sentiments de fidélité, de gratitude, indiqués par le mouvement vers la gauche du C de la signature, de l'n de *nous allons*.

Il avait en outre les qualités voulues pour atteindre son but, mais son nervosisme extrême nécessitait le repos intellectuel ; or il fatiguait, au contraire, il surmenait ce système nerveux débile (nous avons vu les symptômes de ce surmenage) et préparait ainsi la catastrophe dont les émeutes de 1893 ne furent que l'occasion.

Avant de suivre le malade plus loin, notez que l'exactitude de tout ce qui précède a été vérifiée auprès de trois personnes de la famille. Nous ne leur avons pas, à vrai dire, présenté notre travail *in extenso* ; nous l'avons résumé, pour le rendre plus clair, et encore les réponses obtenues manquaient-elles parfois de précision. Cependant, le résultat de cette vérification est des plus satisfaisants : sur tous les points principaux, on nous a donné raison ; mais il nous fut impossible de vérifier les nuances, difficilement saisies par les parents du malade, personnes peu éclairées.

Malgré cela, nous n'hésitons pas à publier ici notre analyse détaillée ; nous n'aurions renoncé qu'à regret à développer ce caractère si original et si nettement tranché. D'ailleurs, nous pouvons être hardi dans la graphologie de l'homme sain : nous sommes encore dans la zone de l'arrière. Nous allons maintenant garder plus de réserve dans l'analyse de trois écrits pathologiques, car ici nous sortons des chemins frayés.

*
*
*

Sans reprendre point par point l'étude de ce caractère, examinons les modifications survenues dans les grandes lignes.

L'énergie n'était pas très forte ; mais elle a plutôt encore diminué. Il y a des traits appuyés, il est vrai, mais gardons-nous d'en faire des traits énergiques : ce sont des pleins sensuels qui se terminent en pointe ; la sensualité est bien plus accusée qu'en 1885.

L'écriture est beaucoup plus curviligne qu'autrefois ; de plus, il n'y a plus de barres plongeantes : l'entêtement, l'opiniâtreté se seraient donc dissipés (1). Le *t* final de la signature porte bien une barre en retour, caractéristique de l'obstination, mais rappelons-nous que la signature est toujours un reflet du passé. D'ailleurs, le retour de cette barre se fait d'un mouvement bien adouci. La sensibilité s'est maintenue très forte, mais elle est plus égale ; elle n'est plus contenue comme autrefois. (Le malade, nous dit-on, pleure facilement.)

Une modification frappante s'est produite : la marge est très nette à gauche, indépendamment des blancs qui persistent à droite. En outre, l'écriture est très large : l'homme, jadis économe en principe, et assez amateur de bien-être en application, est devenu un dissipateur qui dépenserait sans compter.

La vivacité s'affirme beaucoup plus nettement qu'en 1885, ainsi que l'ambition qui est maintenant affranchie de toute contrainte.

Il y avait de l'attention et de l'ordre en 1885 ; il y a encore de l'attention, car presque tous les accessoires de l'écriture

(1) Notons ici l'opposition complète à ce point de vue entre ce malade et *Be.* qui est devenu obstiné et dont l'écriture reflète si nettement cette variation.

Vendredi 3 janvier 1896

ma chère Rosalie

J'ai vu André et
Charles avant hier.

J'ai reçu une lettre de
monsieur Bacher

le jour de hier, j'
lui répond aujourd'hui.

Venez me voir,

j'ai demandé une

permission mais le

médicin me l'a refusée

je vous embrasse

Ch. B.

sont présents ; mais il n'y a guère d'ordre : voyez comment il place l'apostrophe de *l'an*, la virgule après *permission*.

Néanmoins, contre cette tendance désordonnée, qui est le fait de sa vivacité, il cherche à réagir ; regardez le premier mot : *J'ai*. Il avait d'abord placé le point de l'*i* trop bas et vers la droite, puis il s'est repris et l'a fait de nouveau, à la place convenable.

Le jugement est à peu près clair ; la méfiance n'existe pas plus que par le passé.

Un élément nouveau est intervenu : il y a des finales longues, horizontales et acérées (*et*, première ligne, *une*, huitième ligne, *le*, neuvième ligne), qui indiquent un esprit moqueur.

Tels sont dans les grands traits, les changements survenus dans cette écriture. On pourrait les résumer d'un mot : il n'y a plus aucune contrainte, la nature se manifeste en pleine liberté.

Une difficulté nous attendait pour le contrôle de cette analyse, auprès des parents du malade. Certains points furent approuvés pleinement, d'autres furent accueillis avec réserve. Il en fut ainsi surtout pour la question de l'ambition que nous avons vue se manifester d'une façon cependant bien nette.

Sur les points litigieux de cette sorte, on ne pouvait rien nous affirmer ; on était tenté d'approuver, puis on se rétractait devant le souvenir d'un petit fait, d'un mot du malade.

Nous avons eu dans l'observation clinique la clé de ces réticences. Entré à Sainte-Anne avec un certificat portant : « affaiblissement des facultés intellectuelles avec dépression mélancolique » il resta quelques mois dans le cadre de ce diagnostic. Puis, dès la fin de 1895, il présenta « des phases, » se succédant tous les deux jours, d'excitation et de dépression. »

Voilà la cause des réticences de la famille : on ne pouvait réellement qualifier d'ambitieux, par exemple, un malade qui

parlait souvent de ruine, d'impossibilité de payer ses fournisseurs. Il n'était ambitieux qu'à ses heures, et la lettre que nous avons analysée est écrite à un de ces moments : reportez-vous à ce qu'a dit Marcé au sujet de ce genre de délires alternés, et vous y trouverez, présentée à grands traits à propos de la phase d'excitation, la description de l'autographe de *Br.*

Ceci montre bien, soit dit en passant, qu'une bonne étude graphologique doit porter sur plusieurs autographes et non sur un seul. Si nous nous sommes borné à l'autographe de la période d'excitation, c'est que nous n'avons pas pu en trouver de la période de dépression, pendant laquelle les malades écrivent rarement.

Cette succession d'alternances fut de courte durée. En 1897, *Br.* retomba dans la dépression à peu près permanente. Voici ce qu'on notait le 22 novembre 1897 : « très calme, parfois » dans un état de dépression qui dure des heures entières. Pas » de préoccupations délirantes ; accuse actuellement un peu » d'optimisme morbide : « Je suis heureux, je serai riche quand » j'irai dehors, etc. », mais cet optimisme est rare chez lui ; » c'est l'état d'apathie et de mélancolie qui domine ». C'est bien l'impression que donnent les cinq lignes qu'on lui fit écrire le jour où l'on prit cette partie de l'observation. « Très calme », il n'y a pas de doute devant ses lettres séparées et régulièrement tracées. Il y a bien quelques traits vifs (*t* de *sortir*, de *est* et du dernier mot *intérêt*), mais il faut faire la part du degré d'ataxie qui se rencontre chez tous les paralytiques généraux un peu avancés ; d'ailleurs, cet homme, autrefois emporté, peut bien avoir gardé un peu de vivacité latente.

« Pas de préoccupations délirantes », rien de saillant n'indique, en effet, ce genre de troubles, mais c'est un point sur lequel la graphologie doit être très réservée ; on peut diagnostiquer le caractère d'un homme, mais non l'objet de ses pensées, qu'elles soient saines ou délirantes.

Erare de vos deman de
ma sortet libre
Mr. B est en-
brave. bonne signet
des, pour jant venton

« Accuse actuellement un peu d'optimisme morbide ». Cela se vérifie dans l'allure un peu ascendante des deux premières lignes, et de la première surtout. Mais dès la troisième la direction devient descendante, et cela crescendo à mesure qu'on va vers la dernière ligne et aussi à mesure que chaque ligne approche de sa fin, comme si le fond du caractère pathologique était l'inquiétude. Or, l'observation continue ainsi : « mais cet optimisme est rare chez lui : c'est l'état d'apathie et de mélancolie qui domine ».

Il est regrettable que l'observation, n'ayant pas été prise à notre point de vue spécial, ne détaille pas davantage le caractère du sujet à cette époque. Ce serait surprenant d'ailleurs, car à cette phase de sa maladie, un paralytique général n'a guère de caractère individuel, en dehors des grandes lignes, et les écritures de ces malades se ressemblent beaucoup entre elles ; elles se classent en un petit nombre de types moyens.

Suivons notre sujet dans son dernier autographe fait dans les mêmes conditions que le précédent. Si l'on se rappelle ce que disait Marcé de l'écriture des déments, on n'hésitera pas à affirmer la démence d'après ce graphisme.

Il n'y a pour ainsi dire plus de graphologie possible ; nous nous bornerons à rapprocher l'observation de l'écriture.

« Amnésie générale progressive, mise en évidence par la lecture, le calcul, l'écriture ». Ici nous ne pouvons rien dire, la graphologie de la mémoire est encore à l'étude. — Que la médecine pure soit indulgente, sur ce chapitre, envers la graphologie, car elle aussi possède des *capita mortua*.

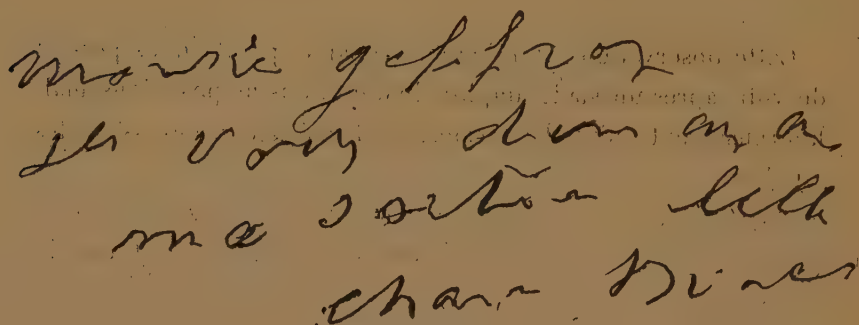
« Lenteur dans l'idéation » : cela se vérifie dans la lenteur et l'indécision du graphisme : voyez le premier mot qui, cependant, doit être tracé avant que n'apparaisse la fatigue.

« Difficulté de maintenir l'attention ». Voilà qui ne nous surprend pas ; l'écriture est disloquée, le malade abandonne

progressivement sa marge, et ne trace ses lettres qu'à moitié,

« Absence d'initiative » ceci se rapproche de la lenteur dans l'idéation et se reflète dans le calme exagéré de l'écriture.

« Inconscience du temps, absence de réaction; pas d'halluci-



mon sieur
je vous salue
ma sœur
chère Mmes

FIG. 48

nations ou de conceptions délirantes proprement dites ». Cela sort du cadre graphologique.

« Parfois tendance à l'optimisme morbide, mais rarement; ce qui domine, c'est l'apathie et la dépression mélancolique ». Nous retrouvons encore cela dans l'écriture. Il est probable que le malade a fait ces quatre lignes dans un moment d'optimisme, car elles sont ascendantes. D'ailleurs, elles sont si péniblement exécutées que l'on n'aurait pas pu les obtenir, selon toute apparence, pendant la période d'apathie.

Néanmoins, la tendance mélancolique se fait jour par un mouvement de descente qui se dessine à la fin des lignes, surtout de la seconde et de la troisième. A la seconde, les deux derniers groupes de lettres et même le mot *vous* sont empreints de cette tendance.

Aux renseignements fournis par l'observation, ajoutons-en un autre donné par la famille : « Le malade devient insensible,

indifférent ». Or, voyez combien l'écriture s'est modifiée à ce point de vue ; elle se redresse maintenant jusqu'à 63°.

*
*
*

Cette observation est intéressante parce qu'elle nous permet de voir, après un stade amphibole dont nous ne possédons malheureusement qu'un des termes, la déchéance progressive des facultés.

Aujourd'hui, cette déchéance atteint son maximum et le patient, voué à une mort prochaine, est incapable de tracer le moindre mot.

N° 4

Nous avons commencé cette série d'études par des caractères nettement affirmés, ayant subi une évolution très marquée, et nous allons la terminer par l'étude de deux malades que la paralysie générale n'a pas modifiés profondément.

Avant de les entreprendre, notons bien qu'ils ne sont nullement superposables, bien que réunis dans le même groupe. L'un d'eux est un esprit insignifiant, mal dégrossi, qui ne prendra place ici que parce qu'il représente presque le type idéal d'une écriture qui varie peu ; l'autre est un homme intelligent, chez lequel les variations, pour superficielles qu'elles soient, sont loin d'être dénuées d'intérêt : c'est lui que nous présenterons tout d'abord.

Il s'agit d'un caractère essentiellement variable, et, par suite, difficile à préciser, en raison du polymorphisme de l'écriture.

J'ai pour chef ici, une crapule. —
Des caniches souffrant de troupe —
qui a été élevé, à Casarone, sur
les genres d'un d'apocryphe. puis en
devenant sans-off. — En tout d'un
le. Leppeler O'end grâces à la sauplance
de son père et son gant qu'il
a de l'elken les dernières qu'il est
est arrivée à la faune nous attendons

Ce polymorphisme nous oblige à reproduire deux échantillons de date différente, afin que l'on juge bien de la variabilité du sujet, antérieurement au début de sa maladie.

Chaque fois, que nous examinerons un des signes de cette écriture, nous renverrons le lecteur à celui des autographes où il sera le plus nettement marqué, mais on le retrouvera toujours dans l'autre autographe, au moins à l'état vestigial.

Pour avoir la clé d'une écriture protéiforme, il est indispensable, de rechercher, parmi les signes qu'on y remarque, lesquels sont invariables : c'est parmi eux que l'on découvrira la dominante unique ou multiple selon laquelle viennent s'ordonner d'autres signes moins saillants. La variabilité de l'écriture peut, elle-même, constituer une dominante, mais il faut pour cela qu'elle soit plus accentuée qu'ici.

Dans les autographes qui nous occupent, deux dominantes, également marquées, signalent l'une la douceur, et l'autre la dépression morale.

La douceur est surabondamment indiquée par le régime curviligne de l'écriture : le sujet ne se borne pas à faire des courbes à la base de ses lettres, au point que *l* n devienne un *u* (voir le mot *devenu*) ; il va plus loin, et il incurve quelquefois les hampes de ses lettres : l'*f* de *font*, (deuxième ligne de l'autographe signé) et la plupart des *t*.

Cette douceur a certes une grande importance dans le caractère étudié, mais la douceur n'est qu'un habitus commun, une modalité qui nuance toutes les manifestations psychiques ; elle n'est pas un élément dirigeant et, par suite, elle ne nous explique pas l'homme.

Nous allons donc insister davantage sur la seconde dominante, sans oublier que tout ce que nous allons mettre en lumière sera constamment influencé par le fond doux du caractère.

Notre seconde dominante, la dépression morale, dans laquelle nous englobons l'inquiétude, la mélancolie et la tendance à l'abattement, est manifestée avec la plus grande netteté par le mouvement descendant de la fin de toutes les lignes. — Regardez-y de près : c'est dans leurs derniers mots que les lignes descendent. Dans certaines pages, les premières lignes se tiennent à peu près horizontalement : voyez l'autographe signé. Au début donc, il y a de la persévérance, la volonté joue encore son rôle. Il y a même un certain degré d'obstination, que révèlent les barres en retour : au *T* de *Tu vois*, par exemple (autographe non signé). Notez cette façon de barrer le *T* majuscule, elle est rare.

Examinez maintenant l'inclinaison des lettres, vous y reconnaîtrez sans peine un signe que nous avons déjà développé à propos de *Br*. Certaines lettres sont très inclinées, d'autres sont redressées (l'*f* et le *t* du mot *font*, deuxième ligne). De plus, elles sont de hauteur inégale : comparez à ce point de vue l'*o* et l'*u* de *tout*, sixième ligne. — D'après ces signes, nous avons fait de *Br*. un nerveux, nous ferons encore ce diagnostic pour *D* ; néanmoins, notons chez ce dernier une remarquable atténuation.

Quelque atténué que soit ici le nervosisme, il peut expliquer pourquoi les lignes baissent vers la fin : nous avons affaire à la fatigue morale, si prompte à se manifester chez les nerveux sous forme d'abattement ou d'inquiétude. *D*. était peut-être neurasthénique à ses heures : les signes de fatigue cérébrale sont prodigués dans certaines pages de cette écriture ; notez sa fréquence chez tous nos malades, alors qu'ils n'étaient encore que candidats, même lointains, à la paralysie générale. Mais un nerveux a souvent des phases d'ardeur, d'activité : or cette écriture en porte les marques. N'y cherchez pas la vivacité proprement dite ; il n'a pas de barres lancées en avant, ni de points déplacés vers la droite, mais vous rencontrerez, à un moindre

degré, le signe de l'activité cérébrale que *Br.* présentait d'une façon si nette. (le point sur le *j* de *joie*, deuxième ligne.) En outre les lettres sont tracées rapidement; bien des finales sont « mangées par la plume », mais ces finales sont d'un tracé résolu, bien qu'écourté; ce sont des finales d'homme pressé, et non paresseux (le deuxième mot *souvent*, première ligne de l'autographe signé et le mot *font*, deuxième ligne *ibid.*) En résumé, ce nerveux, à la fois actif et dépressible, est mobile, impressionnable, mais ne se départit jamais d'une grande douceur.

Pénétrons maintenant dans le détail. Notre homme est simple, car son tracé graphique ne comporte aucune forme recherchée, il a même assez de goût, sans avoir une écriture d'artiste. Ce n'est pas un intellectuel pur; il manifeste, dans les pleins un peu accentués de son graphisme, un attachement au bien-être matériel, que nous verrons plus tard croître et embellir.

Le gros reproche qu'on pourrait lui faire, c'est d'être égoïste; il fait souvent des volutes initiales ou finales, mais regardez le mot *Toujours* (autographe signé) le *T* possède une volute, dont la fin va se lier à l'*o*, et cette ligature atténue beaucoup la signification de la volute. Cela cadre bien avec les quelques hésitations remarquées chez les proches du malade quand nous les interrogeons à ce point de vue.

Avec une douceur et une sensibilité aussi accentuées d'ailleurs, l'égoïsme se trouve fortement tempéré. Ajoutez à cela que les barres des *t*, quand elles existent, sont basses, ce qui dénote un caractère docile.

En outre, les mots larges, les lettres non tassées indiquent la bonne humeur; les barres, aussi souvent concaves que convexes, montrent un homme sinon foncièrement gai, du moins susceptible de mouvements de gaieté; il a même parfois les finales aiguës des moqueurs. Il n'est pas irascible, car il ne faut pas, nous avons déjà insisté sur ce point, confondre l'activité cérébrale avec la vivacité.

C'est, en somme, à part un égoïsme d'ailleurs atténué, un homme essentiellement sympathique et porté à la conciliation : c'est un bon caractère tranquille.

Quelles sont ses dispositions intellectuelles ? Voyons tout d'abord à cet égard l'opinion qu'il a de sa propre personne. Ses majuscules étalées, son écriture large, nous le disent confiant en lui-même ; il ne se considère pas comme le premier venu, mais il ne se prend pas pour un phénix, car si les majuscules sont larges, elles ne sont pas très hautes. Il est un peu orgueilleux, mais sans exagération. Il est plutôt content de lui que fier de lui, d'ailleurs la direction de ses lignes montre qu'il n'est pas ambitieux.

Son imagination n'est pas créatrice, car il ne fait pas de formes graphiques nouvelles. Mais l'écriture est mouvementée ; elle n'est pas banale, surtout si l'on étudie avec soin le tracé de chacune des lettres. Pour n'être pas créatrice, l'imagination n'est donc pas absente.

Il a le jugement assez clair ; sans être en effet très aérées, ses lignes ont suffisamment d'espace.

Il a de l'ordre, mais peut-être plus en théorie qu'en pratique, car s'il met la plus grande partie des points et des accents, il les met d'une façon si légère que nous doutons fort de les voir tous reproduits sur les clichés.

Il a l'habitude d'ajouter parfois, à la fin de ses lignes, un petit trait qui exprime une méfiance très accusée. Les deux points qui accompagnent la signature *L. D.* ont la même valeur que le trait surajouté.

Cette méfiance doit avoir une conséquence : le malade doit être assez réservé dans ses paroles.

Nous constatons, en effet, qu'il y a dans son graphisme des mots gladiolés qui dénotent la finesse (le mot *Toujours*) mais ils ne sont pas tous ainsi et d'ailleurs le paraphe, quand il existe, est très simple ; ce n'est jamais le paraphe compliqué des

hommes retors. — Non, il est fin, rusé, mais très loyal ; quatre sur cinq de ses lettres rondes sont ouvertes ; un très petit nombre d'entre elles sont bouclées. « Il est rusé, il ne dit pas tout » dit son neveu. C'est en effet la note juste, il est incapable de déloyauté, mais il sait diriger sa barque.

On le voit de reste, ce caractère est beaucoup plus calme que ceux de *Br.* et de *Be.* Ça n'est pas un cérébral continuellement à l'étude, ce n'est pas un ambitieux inquiet, c'est simplement un homme tranquille, capable d'être parfaitement content de son sort, s'il ne vivait dans un état dominant de dépression nerveuse.

Cette dépression, dont nous avons fait une dominante, jouera le rôle principal dans les troubles mentaux que nous allons maintenant suivre dans leur reflet graphique. Après quelques jours de délire ambitieux, *D.* présenta longtemps les dehors d'un simple mélancolique, mais on remarquait une inégalité pupillaire qui fut le signe révélateur de la paralysie générale.

De la période d'excitation, de délire ambitieux, du début, nous avons une trace écrite : une lettre adressée à une maison de commerce, dont nous reproduisons la première page.

Pour la période actuelle, nous avons un autographe du 27 mai 1899 que *D.* a daté de 1889.

Le type graphique n'a pas varié chez ce malade comme chez les précédents.

Les dominantes qui ont été notre guide dans cette analyse se sont conservées dans toute leur intensité, de là la fixité du type graphique. Car une écriture peut varier à l'infini dans les détails : elle n'en garde pas moins sa physionomie particulière tant qu'elle conserve l'intégrité de ses dominantes. Ici la douceur est restée marquée à peu près au même degré ; quant à la dépression morale, elle se manifeste encore : voyez dans les deux nouveaux autographes le mouvement plongeant de la fin des lignes ; il s'est plutôt accentué.

Paris 9/1.94

Messieurs
Barkhausen
à Bordeaux

Retenu en
accablé pendant
trois mois cloie
sur le lit par
d'affreux
Rhumatismes,
je vais tâcher
de m'occuper
de votre affaire

Sacré Anne

27 Mai
1889

Mon cher Nina
Envoie moi
d'une sans faute
par ta femme
de mariage,
quelques cigares
Du Tabac du
papier à Cigarettes
1 paquet de
Maryland
1 paquet de
Scotfield - enfin
quelques pralines
quelques petits
fours quelq

La fatigue intellectuelle n'est pas marquée en janvier ; elle l'est en mai, de la manière la plus nette, Mais il faut noter que l'écriture de janvier est très grande, ce qui tend à raréfier les têtes noires.

Ici, comme chez *Br.*, la contrainte imposée à la sensibilité a disparu : les hampes ont toutes, à peu de chose près, la même pente et les lettres sont presque égales entre elles. Cette évolution semblable du même signe est très remarquable : une fois de plus *D.* nous apparaît analogue à *Br.*, mais à *Br.* atténué.

Le certificat d'entrée du malade porte ; « délire ambitieux. » Nous avons le témoignage de cette tendance expansive du délire dans la hauteur de l'écriture et dans sa largeur : ce n'est pas un mégalomane d'orgueil, car il aurait les grandes majuscules ; c'est un mégalomane d'argent : « richesses imaginaires » dit un autre certificat fait quelques jours auparavant. Il traduit cette mégalomanie d'argent par le signe de la prodigalité ; les mots : « *d'affreux* » tenant toute une ligne. Comparez cet autographe à la traite de *Be.*, vous retrouverez la même largeur. Mais *Be.*, empereur et pape, sans compter ses autres titres, avait en même temps les grandes majuscules, qui n'auraient pas ici de raison d'être.

Plus tard, la mégalomanie disparaissant pour faire place à la mélancolie, l'écriture reprend à peu près son format ancien, mais la descente des lignes s'accentue.

Notez qu'elle n'a pas fait défaut pendant la période expansive ; ce qui indique bien qu'à cette époque aussi le fond du caractère de *D.* était l'inquiétude, la mélancolie ; la dominante ne perdait pas sa place.

Comparez les trois catégories d'autographes au point de vue de l'épaisseur du trait. Presque grêle en 1897, il est plus épais en janvier 1899 et devient écrasé en mai. La sensualité aurait-elle donc fait des progrès ? Sur ce point la famille nous donne un renseignement précis : « Il est devenu d'une gourmandise

rare. » Au surplus, lisez le texte de la lettre, il est édifiant.

L'ancienne écriture, avec ses nombreuses lettres rondes ouvertes et son activité cérébrale, n'était pas celle d'un taciturne ; mais l'écriture de janvier, avec ses grandes dimensions et ses lettres encore plus ouvertes, exprime une loquacité dont le surveillant de la salle a parfaitement conservé le souvenir. — Il n'en est plus de même dans l'autographe de mai ; la loquacité n'existait chez *D.* qu'au début de son séjour.

Dans la lettre de mai, il est facile de remarquer de petits harpons à la fin des traits : voyez le *q* de *paquet*, l'*e* final de *ménage*, etc. Il y en a plusieurs autres, mais si délicats, que le cliché ne les reproduira certainement pas : nous avons déjà vu ce signe exprimer la ténacité ; c'est un élément nouveau chez ce malade, élément dont l'apparition a été constatée par la famille. — L'égoïsme, déjà assez accusé, couche sur ses positions.

Notre sujet n'a jamais été économe, il ne l'est guère encore ; mais en janvier, c'était le gaspillage même : nous avons déjà signalé les lignes remplies par un mot.

Autrefois *D.* était de bonne humeur, sinon gai ; aujourd'hui il fait des barres convexes : (voyez l'accent de *chère*, la barre du 4^e quatrième ligne) il est donc triste.

Nous avons trouvé dans la lettre de 1897, des signes de méfiance très marqués, et la famille a confirmé notre opinion sur ce point.

Dans les autographes de 1899, ces signes (petits traits fins surajoutés) font complètement défaut : nous serions donc tentés d'affirmer que *D.* n'est plus aucunement méfiant. Or, nous sommes ici d'accord avec le surveillant, mais en désaccord avec la sœur du malade. Cette dame nous dit qu'elle seule a la confiance de son frère. Peut-être n'est-ce qu'en comparaison des autres membres de la famille qu'elle est ainsi privilégiée, car, voulant trancher la question, nous nous sommes rendu auprès de *D.* (1)

(1) C'est le seul de nos malades à qui nous ayons parlé.

sans être accompagné d'aucune personne du service, sans nous annoncer comme médecin, et, sans prendre la moindre précaution oratoire, nous l'avons interrogé sur des questions personnelles : il nous a répondu avec une prolixité qui élimine tout soupçon de méfiance.

N° 5

Nous terminerons cette série d'études graphiques par celle de *Da.*, camelot, âgé de 37 ans.

C'est un esprit très simple, sans culture ; il n'a présenté depuis le début de sa maladie que des modifications assez superficielles, et nous allons à dessein l'exposer très brièvement. Nous ne répèterons pas, à chaque paragraphe, sur quel signe nous nous basons : nous pensons avoir suffisamment fait connaître les principaux signes graphologiques dans ce qui précède.

Nous n'avons pu nous procurer qu'un autographe ancien de ce malade ; l'autographe récent date du 26 mai 1899 ; il a été fait à l'Asile-Clinique.

A n'en considérer que l'aspect général, ces deux écrits se ressemblent beaucoup.

Tous deux sont empreints d'un grand calme ; ce calme s'accroît encore en 1899, peut-être faut-il y voir l'effet de la vie passive et réglée des internés.

Le mouvement tombant de l'ancienne écriture révèle l'inquiétude. Or, en 1899, ce signe a disparu. Le mouvement actuel est même légèrement ascendant, surtout dans la signature, comme si la disparition de l'inquiétude marquait le retour à un état d'âme autrefois normal. Il est probable, vu cette signature, ascendante bien que corps de la lettre soit plongeant,

que l'autographe de 1897 n'est empreint du mouvement tombant que sous l'influence des souffrances momentanées dont le

l'on n'est pas à son aise car
l'on n'est jamais soulagé ce
que donne un peu d'hémorroïde
Il n'y a que la nuit que je suis tranquille.

Je finis ma lettre en s'embrassant
ainsi que ma belle mère de tout
cœur

Un fils pour la vie
Dévoué et respectueux

Arthur D.

FIG. 23

récit remplit quatre pages, Quoiqu'il en soit, l'insouciance semble s'étaler sans contrainte à l'heure actuelle : encore un heureux résultat du régime de l'asile, où Da. paraît goûter une réelle félicité. Notre sujet n'a jamais brillé par l'activité. Il n'a

jamais eu d'énergie ; il était docile, incapable de résistance et d'entêtement. Tel il était à ce point de vue, tel il est encore.

La sensibilité a perdu du terrain.

Le malade était très doux et très patient, il en est toujours de même.

La vie de Sainte-Anne ne paraît pas avoir porté préjudice à l'égoïsme : déjà bien net en 1897, il est maintenant florissant.

Aucun des deux autographes ne porte trace d'orgueil.

Ni dans l'écriture ancienne, ni dans la nouvelle, nous ne pouvons affirmer soit la gaité, soit la tristesse, bien que l'allure générale un peu lourde plaide en faveur de la seconde alternative. Notre sujet serait plutôt indifférent et passif.

Une franchise moyenne, des qualités d'ordre qui ne sont pas poussées à l'extrême, et un manque absolu de méfiance se remarquent encore dans chacune des deux lettres.

Tout ce qui précède ne révèle que des modifications sans importance. Il est vrai que l'analyse du caractère n'est pas complète : à notre habitude, nous ne reproduisons de nos recherches que les parties soumises au contrôle.

Dans ce qui n'a pas été vérifiable, figurait en première ligne une évolution capitale du type intellectuel, évolution que nous avons rencontrée déjà, et beaucoup plus nette qu'ici, chez *Be.* : il s'agit de la substitution du type graphique juxtaposé au type lié. *Da.* serait-il donc maintenant un intuitif ? Nous avons dû renoncer à le savoir, le mutisme presque absolu du malade mettant obstacle à toute investigation psychologique.

Pour ne pas omettre un détail assez curieux, nous mentionnerons encore, dans l'autographe de 1899, les solutions de continuité anormales que présentent certains traits (*De*, quatrième ligne, l'*r* de pouvoir, cinquième ligne). Ceci n'a guère d'intérêt dans notre étude ; rappelons pour mémoire qu'on a signalé la fréquence assez grande de ces interruptions chez les cardiaques et les dyspnéiques.

Nous avions hésité tout d'abord à publier cette dernière analyse, car elle porte sur un caractère assez blafard, et de peu

elle ; nous nous en sommes bien rendu compte, et nous ne pouvons que vous en recommander la lecture.

Monsieur

Je vous prierai de faire
votre possible pour
que je sois moins
tourmenté de me rétablir
afin de pouvoir si je peux
sortir dès j'en serai capable.

2

FIG. 24

d'intérêt ; en outre elle offre un danger assez sérieux : elle fourmille de rappels calligraphiques.

Mais deux raisons nous ont décidé à l'ajouter à nos quatre autres études :

D'une part elle peut être considérée comme leur contre-partie, puisqu'elle montre que, chez un sujet dont le caractère n'a guère varié, l'écriture s'est conservée à peu près intacte.

D'autre part, nous avons retrouvé dans Marcé (*loc. cit.*) la description générale des écritures de ce genre, avec une excellente interprétation graphologique de leur mécanisme :

«.....l'écriture devient lourde, moins élancée, et quelquefois
» aussi grosse que l'écriture d'un écolier qui commence ; elle
» est faite à main posée et dénote une lenteur scrupuleuse. Je
» n'ai rencontré cette variété que chez des sujets très calmes et
» remarquables par les soins minutieux, par les procédés méthodiques qu'ils apportent dans leur toilette, leurs gestes,
» leurs repas et leurs habitudes ».

Certains mots de ce passage s'appliquent merveilleusement à l'écriture de Da. Il est intéressant de voir chez Marcé, qui n'a pu connaître que la graphologie de l'école de Saint-Sulpice, une observation aussi exacte et une interprétation d'une telle justesse. C'est pourquoi nous aurions cru laisser une lacune en négligeant d'exposer ce cas, si propre à justifier un des meilleurs passages de Marcé.

Nous reconnaissons d'ailleurs, qu'à part cela notre analyse est de peu d'intérêt, le sujet étant peu fertile. En graphologie pathologique comme en graphologie normale, il faut tenir compte du conseil d'une graphologue de marque, M^{me} la baronne Ungern-Sternberg : « N'interrogez que les écritures qui parlent, et elles
» répondront ».

CHAPITRE VI

Synthèse

Dans les analyses graphologiques qui précèdent, notre but n'était pas seulement de montrer quel parti l'on peut tirer de l'écriture (abstraction faite de la signification du texte) pour parvenir à la connaissance d'un caractère altéré par l'aliénation ; nous nous proposons aussi de déterminer quelle place on lui doit attribuer parmi les éléments du diagnostic des troubles mentaux.

Pouvons-nous, à ce point de vue spécial du diagnostic, accorder à l'écriture la valeur d'un criterium ?

Sur ce point, nous n'hésitons pas à répondre négativement. Sans doute, la personne la moins experte en graphologie sera frappée par la bizarrerie de certains écrits, mais il serait téméraire de tabler sur une simple impression de cette sorte pour poser un diagnostic aussi gros de conséquences, car on rencontre de par le monde de semblables écrits dus à des individus bizarres à la vérité, mais en possession de leur raison. Nous avons plus d'une fois observé ce genre de graphisme chez

des personnes saines d'esprit, mais dont l'imagination trop vive obscurcissait le jugement.

Par contre, plus d'un aliéné, libre ou en traitement, possède une écriture normale, dans laquelle ne se révèle aucun trouble. Ceci peut tenir à deux causes : ou bien le malade n'écrit jamais en dehors de ses périodes de lucidité, et son écriture n'a jamais, par suite, l'occasion de se dérégler, ou bien son délire n'a rien d'extravagant, l'idée délirante est matériellement réalisable : dans ce cas encore, l'écriture peut garder une apparence naturelle. Pour fixer les idées, prenons un exemple : n'est-il pas logique et admissible qu'un mélancolique, qui se croit ruiné et affligé d'une grave maladie, présente le même graphisme, altéré certes, mais altéré dans un mode pseudo-normal, que le malheureux réellement infirme et réduit à la misère ?

En d'autres termes, l'écriture reflète le trouble moral vésanique, aussi bien qu'elle reflète, chez l'homme sain, le trouble moral motivé par les événements ; mais elle ne permet pas toujours d'affirmer la nature vésanique du trouble qu'elle traduit. On pourrait, nous semble-t-il, appliquer à la conversation de l'aliéné tout ce que nous venons de dire de son graphisme.

A ce propos, nous devons reconnaître qu'en général, le style des écrits et le ton de la conversation dénoncent les premières atteintes du mal d'une manière bien plus frappante que les troubles du tracé graphique, de sorte que ces derniers acquièrent rarement l'importance d'un signe révélateur.

Mais ils joueraient bien plus souvent ce rôle, s'ils étaient recherchés avec soin, et l'aliénation pourrait, dans certains cas, être dépistée avant la lettre, avant l'éclosion des premières idées délirantes ou des premiers accroc de la mémoire. Déjà, A. Mathieu, dans sa thèse de Lyon 1889-90, a établi que l'écriture des épileptiques se modifie parfois à l'approche des attaques convulsives.

On trouve encore dans une étude sur les écrits des aliénés, signée de Max Simon (archives de l'Anthropologie criminelle, Lyon, 1888) un exemple frappant d'écriture révélatrice :

« Un de nos pensionnaires, atteint de manie intermittente, voit son écriture devenir irrégulière, quand il retombe malade. Dans le bureau où il est employé, ce caractère échappe si peu à ceux qui sont appelés à contrôler le travail de ce jeune homme, qu'on ne manque jamais d'avertir la famille quand cette variation dans son écriture commence à s'accuser ».

Cette observation est intéressante ; il est regrettable que Max Simon n'ait pas étudié cette écriture au point de vue graphologique, et surtout qu'il n'en donne pas quelques fac-simile.

Dans un ordre d'idées contigu, nous avons vu ci-dessus que le nervosisme préexistait de longue date chez nos troisième et quatrième malades (*Br. et D.*).

Chacun sait d'ailleurs que si la neurasthénie n'est en aucune manière une vésanie, cependant on la rencontre souvent au seuil de l'aliénation mentale. Or, nous avons parfois réussi, par l'examen graphologique, à diagnostiquer la neurasthénie. C'est un sujet que nous avons l'intention de reprendre dans un travail ultérieur.

*
**

On aurait bien tort au reste de conclure à la nulle valeur de l'écriture, sous prétexte que sa valeur n'est pas celle d'un criterium. Car si l'analyse graphologique ne rend que de faibles services dans le diagnostic positif et différentiel de l'aliénation mentale, elle prend une belle revanche sur le terrain du diagnostic respectif des formes du délire. Marcé avait donné de

quelques typés bien tranchés des descriptions que nous avons rapportées en temps utile.

Aidé de la méthode graphologique moderne, nous allons tenter de préciser plus qu'il ne pouvait le faire avec les procédés purement intuitifs de son époque.

Nous laisserons de côté la démence, qui n'est pas une entité psychologique, mais seulement une manière d'être de différents délires auxquels elle imprime son cachet, sans imposer au caractère une perturbation univoque. Nous n'ajouterons qu'une remarque à celles de Marcé : la disjonction des mots et des lettres est fréquente dans les écritures de déments ; mais nous n'oserons pas en faire un signe caractéristique, car on la trouve parfois tout à l'opposé de la démence, par exemple sous la plume d'Ampère et sous celle de Châteaubriand.

Parmi les troubles mentaux nettement ordonnés sur une dominante, considérons la persécution.

Qu'il soit loquace ou taciturne, immatériel ou sensuel, passif ou volontaire, le persécuté est toujours au premier chef un inquiet. Le signe de l'inquiétude est florissant chez lui : l'écriture s'abaisse vers la droite ; la dominante du persécuté, c'est la ligne plongeante, et nous l'avons observé plusieurs fois dans les chapitres précédents. — Cette dominante peut se nuancer à l'infini par l'adjonction capricieuse d'éléments divers, préexistants chez le malade, ou engendrés par la vésanie, mais elle signalera toujours l'écriture du persécuté, comme d'ailleurs l'inquiétude qu'elle exprime constituera toujours le fond de son délire. A côté de l'inquiétude, signalons encore comme très fréquentes chez les persécutés l'activité cérébrale et la vivacité.

Considérons maintenant les mélancoliques. Chez eux encore, la ligne plongeante peut se trouver, mais atténuée. Elle peut exister, soit en raison d'une souffrance physique, soit en raison

d'une trace d'inquiétude comme chez les mélancoliques anxieux, soit encore parce que le sujet a toujours écrit de la sorte, alors même qu'il était bien portant. Jamais, au demeurant, le signe n'atteint la même constance ni la même intensité que chez les persécutés ; jamais il ne prend le rang de dominante.

La dominante ici, c'est la tristesse qui se révèle d'une part dans la sobriété de l'écriture, c'est-à-dire le mouvement calme et réduit au strict nécessaire, et d'autre part dans les barres convexes, très caractéristiques, dont nous avons déjà parlé. Remarquez en passant que la tristesse est voisine de l'inquiétude, et rapprochez la forme générale de la ligne plongeante de celle de la barre convexe. À côté de ces signes, on peut accorder une certaine valeur, ici encore, à la disjonction du tracé.

Il est beaucoup plus malaisé d'esquisser le type graphique du mégalomane. Aussi bien n'y a-t-il pas plusieurs façons d'être mégalomane ? Nous avons déjà fait une remarque en ce sens, en rapprochant le graphisme de *D.* de celui de *Be.* ; ces deux sujets offrent effectivement des mégalomanies bien distinctes. Par la largeur et le libre-aller exagéré de son écriture, *D.* se montrait fastueux et prodigue, et rien de plus : or, son délire vantait surtout ses richesses. *Be.* au contraire ajoutait à ces signes les majuscules surélevées de l'orgueil ; nous avons vu quelle place il s'attribuait dans le monde.

Il existe encore d'autres types de mégalomanie. Nous donnons ici un autographe très curieux, que nous n'avons pas étudié en même temps que les autres, faute d'avoir l'écriture ancienne du malade comme point de comparaison, mais il n'est pas sans intérêt, quand il s'agit de mégalomanie, de comparer cette écriture à celle de Louis XIV, dont nous reproduisons ici deux lignes.

Chez ce malade, qui se croit ministre, nous avons fait le diagnostic de mégalomanie sur l'allure ascendante et majestueuse

2001
 2002
 2003
 2004
 2005
 2006
 2007
 2008
 2009
 2010
 2011
 2012
 2013
 2014
 2015
 2016
 2017
 2018
 2019
 2020
 2021
 2022
 2023
 2024
 2025
 2026
 2027
 2028
 2029
 2030
 2031
 2032
 2033
 2034
 2035
 2036
 2037
 2038
 2039
 2040
 2041
 2042
 2043
 2044
 2045
 2046
 2047
 2048
 2049
 2050
 2051
 2052
 2053
 2054
 2055
 2056
 2057
 2058
 2059
 2060
 2061
 2062
 2063
 2064
 2065
 2066
 2067
 2068
 2069
 2070
 2071
 2072
 2073
 2074
 2075
 2076
 2077
 2078
 2079
 2080
 2081
 2082
 2083
 2084
 2085
 2086
 2087
 2088
 2089
 2090
 2091
 2092
 2093
 2094
 2095
 2096
 2097
 2098
 2099
 2100
 2101
 2102
 2103
 2104
 2105
 2106
 2107
 2108
 2109
 2110
 2111
 2112
 2113
 2114
 2115
 2116
 2117
 2118
 2119
 2120
 2121
 2122
 2123
 2124
 2125
 2126
 2127
 2128
 2129
 2130
 2131
 2132
 2133
 2134
 2135
 2136
 2137
 2138
 2139
 2140
 2141
 2142
 2143
 2144
 2145
 2146
 2147
 2148
 2149
 2150
 2151
 2152
 2153
 2154
 2155
 2156
 2157
 2158
 2159
 2160
 2161
 2162
 2163
 2164
 2165
 2166
 2167
 2168
 2169
 2170
 2171
 2172
 2173
 2174
 2175
 2176
 2177
 2178
 2179
 2180
 2181
 2182
 2183
 2184
 2185
 2186
 2187
 2188
 2189
 2190
 2191
 2192
 2193
 2194
 2195
 2196
 2197
 2198
 2199
 2200
 2201
 2202
 2203
 2204
 2205
 2206
 2207
 2208
 2209
 2210
 2211
 2212
 2213
 2214
 2215
 2216
 2217
 2218
 2219
 2220
 2221
 2222
 2223
 2224
 2225
 2226
 2227
 2228
 2229
 2230
 2231
 2232
 2233
 2234
 2235
 2236
 2237
 2238
 2239
 2240
 2241
 2242
 2243
 2244
 2245
 2246
 2247
 2248
 2249
 2250
 2251
 2252
 2253
 2254
 2255
 2256
 2257
 2258
 2259
 2260
 2261
 2262
 2263
 2264
 2265
 2266
 2267
 2268
 2269
 2270
 2271
 2272
 2273
 2274
 2275
 2276
 2277
 2278
 2279
 2280
 2281
 2282
 2283
 2284
 2285
 2286
 2287
 2288
 2289
 2290
 2291
 2292
 2293
 2294
 2295
 2296
 2297
 2298
 2299
 2300
 2301
 2302
 2303
 2304
 2305
 2306
 2307
 2308
 2309
 2310
 2311
 2312
 2313
 2314
 2315
 2316
 2317
 2318
 2319
 2320
 2321
 2322
 2323
 2324
 2325
 2326
 2327
 2328
 2329
 2330
 2331
 2332
 2333
 2334
 2335
 2336
 2337
 2338
 2339
 2340
 2341
 2342
 2343
 2344
 2345
 2346
 2347
 2348
 2349
 2350
 2351
 2352
 2353
 2354
 2355
 2356
 2357
 2358
 2359
 2360
 2361
 2362
 2363
 2364
 2365
 2366
 2367
 2368
 2369
 2370
 2371
 2372
 2373
 2374
 2375
 2376
 2377
 2378
 2379
 2380
 2381
 2382
 2383
 2384
 2385
 2386
 2387
 2388
 2389
 2390
 2391
 2392
 2393
 2394
 2395
 2396
 2397
 2398
 2399
 2400
 2401
 2402
 2403
 2404
 2405
 2406
 2407
 2408
 2409
 2410
 2411
 2412
 2413
 2414
 2415
 2416
 2417
 2418
 2419
 2420
 2421
 2422
 2423
 2424
 2425
 2426
 2427
 2428
 2429
 2430
 2431
 2432
 2433
 2434
 2435
 2436
 2437
 2438
 2439
 2440
 2441
 2442
 2443
 2444
 2445
 2446
 2447
 2448
 2449
 2450
 2451
 2452
 2453
 2454
 2455

FIG. 25

Bariprenay 27
Sanezene
Muleone
Salemner
Maoneer

FIG. 26

de l'écriture, dont les minuscules ont de 6 à 9 mill. de hauteur et relativement peu de largeur.

A part une légère incertitude du tracé, à part le peu de blanc laissé entre les lignes, et à part sa direction ascendante, qui sans être indispensable à notre diagnostic, est loin de le contredire, cette écriture rappelle d'une façon surprenante par sa hauteur celle de Louis XIV, dont la dominante est plutôt la vénération de soi-même que l'orgueil mesquin d'un prince se comparant de haut à la multitude.

Voilà donc un type de mégalomanie qui diffère de ceux de *Be.* et de *D.*

Chez d'autres mégalomanes, c'est l'ambition qui fait les frais de la dominante. Cela s'observe surtout dans les périodes initiales d'excitation, quand le malade, jusque là tranquille, devient un lanceur d'affaires. Son ardeur dévorante est bien l'antipode de l'inquiétude, aussi l'écriture est-elle ascendante dans les cas de ce genre. — Sans être le type de cette catégorie, *Br.*, le sujet de notre troisième analyse, y rentre passagèrement dans son autographe du 3 janvier 1896.

*
* *

Nous sortirions des limites que nous nous sommes imposées, si nous tentions de définir de la sorte la représentation graphique de tous les groupes de délires. Nous venons d'esquisser les principaux ; ils se combinent entre eux diversement et se nuancent à l'infini par l'adjonction de signes personnels à chaque malade étudié.

Il devient évident, par extension, que l'on peut suivre sur l'écriture les variations psychiques du malade, aussi bien que celles de l'homme sain ou du sujet hypnotisé, puisqu'on peut voir son écriture passer successivement d'un type à l'autre. — Dans deux surtout de nos cinq analyses, cette assertion se vérifiait.

CHAPITRE VII

Cuique Suum

Nous ne passerons pas aux conclusions de cette étude sans rendre hommage à la mémoire de Marcé, dont les recherches ont précédé les nôtres de trente-cinq ans.

Son travail est très restreint, à vrai dire : quatre ou cinq pages au plus, sur ce qui nous intéresse, au cours d'une longue dissertation étrangère à notre sujet, sur le style des écrits et sur le tremblement de l'écriture. Nous avons, par fragments, cité à peu près en entier les pages dont il s'agit.

En dépit cependant de la brièveté de son texte, nous pensons que tous ceux qui reprendront cette question seront à des degrés divers les continuateurs de Marcé, vu la justesse de ses observations, et vu surtout ses interprétations judicieuses. Si une fin malheureuse ne fût venue, de bonne heure, interrompre une carrière dont les débuts avaient été brillants, Marcé, perfectionnant ses connaissances sur un sujet qu'il aimait, eût laissé une œuvre précieuse à la fois pour les médecins et pour les graphologues. La mort vint l'empêcher d'étendre et de codifier

la graphologie médicale, mais, à notre avis, on devrait le regarder comme le véritable initiateur.

ob ardim et à bord s'agit une...
* * *

L'hommage dû à Marcé ne doit pas nous faire oublier les recherches postérieures aux siennes. A vrai dire, nous ne connaissons que M. le professeur Joffroy qui se soit sérieusement attaché à l'étude du tracé graphique des aliénés; ses recherches, auxquelles nous avons déjà fait allusion à deux reprises différentes, n'ont pas été publiées, mais elles ont fourni la matière d'une leçon qu'il a faite à la Clinique de la Faculté, le 20 janvier 1894.

Nous avons à dessein différé jusqu'ici de reproduire cette leçon dans ses traits essentiels, pensant qu'il serait intéressant pour le lecteur d'avoir une vue d'ensemble de nos procédés et de nos résultats, avant de les soumettre à une comparaison très instructive avec les résultats fournis à M. Joffroy par une méthode radicalement différente de la nôtre.

Dans sa leçon de 1894, M. le professeur Joffroy, s'appuyant uniquement sur de nombreuses observations cliniques, à lui personnelles, mettait en relief deux sortes de troubles dans l'écriture des aliénés :

1^o Des troubles *psychographiques*, c'est-à-dire le reflet des altérations mentales sur le texte des écrits : idées délirantes ou mal enchaînées, choix des expressions, mots oubliés, fautes d'orthographe. Pour bien faire saisir le sens de ces mots « troubles psychographiques », nous ferons observer que ces troubles peuvent être étudiés aussi bien sur une copie que sur l'original fourni par la main de l'aliéné. Ces perturbations ne relèvent donc nullement de la graphologie, mais elles intéressent l'aliéniste au plus haut point.

2° Des troubles *calligraphiques*, c'est-à-dire les troubles du tracé de l'écriture ; nous sommes ici en pleine graphologie ; graphologie intuitive, sans règles fixes, à la manière de Lavater et de ses continuateurs, et dans une certaine mesure à la manière de Marcé. L'usage que l'auteur de cette leçon faisait du mot « calligraphie » montre bien jusqu'à quel point il était indépendant, et comme il nous le disait lui-même, ignorant, à cette époque du moins, de l'école Michonienne.

Enfin, et c'est là la partie la plus précieuse de son enseignement, M. le prof. Joffroy, après avoir établi ces deux ordres de troubles, faisait ressortir la corrélation qui les unit à tout instant, et il insistait sur la netteté de cette corrélation chez l'aliéné, pensant que la folie efface l'empreinte de l'éducation, et rend l'écriture « plus naturelle » ; les graphologues remarqueront cette hypothèse, énoncée dans des termes qui leur sont familiers, par un observateur complètement étranger à leur science. M. Joffroy insistait en particulier sur ce fait que, chez les paralytiques généraux, à mesure que l'intelligence s'affaiblissait et que le malade devenait de plus en plus dément, la « calligraphie » devenait plus enfantine, pour ne plus être représentée, finalement, que par des jambages, c'est-à-dire par les simples rudiments de l'écriture.

On se rendra compte aisément de l'identité des conclusions de M. Joffroy avec les nôtres, bien que sa méthode n'ait aucun rapport avec celle dont nous avons fait usage. En effet, tandis que sans prétendre à la moindre compétence en aliénation mentale, nous avons fait de la graphologie notre étude de prédilection, M. le Prof^r Joffroy ne joint à son savoir d'aliéniste aucune connaissance de la science graphologique, ni des procédés qu'elle emploie. Nous avons étudié l'écriture des malades sans jamais vérifier l'exactitude de nos conclusions par l'examen direct des sujets ; M. Joffroy, au contraire, étudia tout d'abord les troubles du langage des paralytiques généraux,

en les rapprochant des troubles de même ordre des aphasiques ; allant plus loin, il compara les troubles de l'écriture de la paralysie générale à ceux de l'agraphie ; il se trouva de la sorte amené à établir un parallèle entre les perturbations du style (psychographie) et celles du tracé (« calligraphie »). Il remarquait, chemin faisant, que les écritures appliquées sont d'une étude peu fructueuse : nul graphologue ne le contredira sur ce point.

Or, à aucune étape de nos recherches, nous n'avons eu connaissance de celles de M. Joffroy ; nous avons étudié les malades de sa propre clinique sans avoir reçu de lui aucune communication de ses recherches antérieures ni de ses conclusions, et c'est seulement le jour où nous avons soumis notre manuscrit à sa critique qu'il nous a communiqué les notes concernant sa leçon de 1894.

Nous ne faisons pas remarquer ceci dans le but d'exalter notre travail : nous avons assez insisté sur la priorité de Marcé pour ne pas être soupçonné d'une telle mesquinerie, mais nous voulons mettre en lumière l'indépendance de nos recherches vis-à-vis de celles de M. le Prof^r Joffroy, parce qu'il est intéressant, lorsque deux études ont été poursuivies séparément, de les comparer dans leurs résultats et dans leur méthode, et le fait saillant ici est précisément que M. Joffroy, armé de sa méthode de pure observation clinique, sans connaissances graphologiques préalables, aboutissait à un résultat entièrement semblable à celui que nous a permis d'atteindre la méthode graphologique employée seule.

Ces deux procédés différents, arrivant à des résultats superposables, se confirment l'un par l'autre, et montrent bien que, la vérité n'étant que dans le fait, toute méthode est bonne pour la découvrir, à condition d'être basée sur l'observation raisonnée et de rejeter l'opinion préconçue.

Conclusions

« Vouloir établir le diagnostic graphologique de la folie serait une prétention exagérée, mais si l'aliénation mentale ne donne pas à l'écriture un cachet caractéristique, si, en d'autres termes, il n'existe pas un graphisme des aliénés; il n'en est pas moins vrai que l'aliénation modifie l'écriture en raison directe et en correspondance des troubles psychiques qui constituent son cortège symptomatique.

Et non seulement l'aliénation modifie l'écriture, mais il est légitime d'assigner à chaque sorte de délire un type graphique, variable dans ses détails comme tous les termes des classifications médicales, et susceptible d'interférer avec ses voisins pour produire une infinité de types dérivés.

Enfin l'évolution d'un aliéné se reflète dans son graphisme, à telles enseignes qu'on peut le suivre depuis le temps où il n'était qu'un névropathe simple, jusque dans les différentes formes de son délire, à la période des troubles confirmés, tant est juste la proposition de J. H. Michon : « C'est l'âme qui, directement, écrit et parle; elle se rend visible en un certain degré. »

Vu : *Le Président de la thèse,*

A. JOFFROY ✱.

Vu :

Le Doyen,

P. BROUARDEL.

Vu et permis d'imprimer.

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris

GRÉARD.

BIBLIOGRAPHIE

1° OUVRAGES GRAPHOLOGIQUES.

J. H. MICHON. — Système de Graphologie.

id. — Méthode de Graphologie.

MARPON et FLAMMARION.

id. — Dictionnaire des Notabilités.

Paris 1878.

ADRIEN VARINARD. — Cours de Graphologie en 7 leçons..

COLLECTION DU JOURNAL « *la Graphologie* ».

Paris, 150, Boulevard Saint-Germain.

2° OUVRAGES MÉDICAUX.

MARCÉ. — Annales d'hygiène publique et de médecine légale, 2^{me} série, t. XXI, 1864.

TARDIEU. — Étude méd. lég. sur la folie. 1872.

BRIERRE DE BOISMONT. — Ann. médico-psychol, 4^{me} série, t. III, 1864.

LEGRAND DU SAULLE. — Étude méd. lég. sur les testaments.

MAX SIMON. — (Etude sur les écrits des aliénés). Archives de l'anthropologie criminelle.

Lyon 1888.

HÉRICOURT. — Revue philosophique, nov. 1885.

AMÉDÉE MATHIEU. — Thèse de Lyon 1889-90.

DOLPHINE POPPÉE. — Wiener medicinische Wochenschrift.

2 et 9 juillet 1898.

TABLE

	Pages.
Avant-Propos	5
Introduction.....	7
La Graphologie.....	9
La Valeur de l'Écriture.....	15
Médecins et Graphologues	26
Hypothèse et Contrôle.....	33
Analyses. N° 1.....	36
— N° 2.....	42
— N° 3.....	56
— N° 4.....	71
— N° 5.....	83
Synthèse.....	88
Cuique Suum.....	95
Conclusions.....	99
Bibliographie.....	101
